







BIBLIOTECA
LONDRA





Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

<http://archive.org/details/lartdudixhuitieme01gonc>

L'ART

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

EDMOND & JULES DE GONCOURT

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE
ET ILLUSTRÉE DE PLANCHES HORS TEXTE

PREMIER FASCICULE

WATTEAU

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1880

L'ART

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE



W. Hilbart Sculp.

WATTEAU

L'ART

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

EDMOND & JULES DE GONCOURT

TROISIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

ET ILLUSTRÉE DE PLANCHES HORS TEXTE

PREMIER VOLUME

WATTEAU — CHARDIN BOUCHER — LATOUR — GREUZE LES SAINT-AUBIN

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

1880

WATTEAU

WATTEAU

Frontispice



Heliog. Dujardin

A. Quantin Imp. Edit.

ACADEMIE DE FEMME
Musée du Louvre

WATTEAU



LE grand poète du xviii^e siècle est Watteau. Une création, toute une création de poème et de rêve, sortie de sa tête, emplit son Œuvre de l'élégance d'une vie surnaturelle. De la fantaisie de sa cervelle, de son caprice d'art, de son génie tout neuf, une féerie, mille féeries se sont envolées. Le peintre a tiré des visions enchantées de son imagination, un monde idéal, et au-dessus de son temps, il a bâti un de ces royaumes shakespeariens, une de ces patries amoureuses et lumineuses, un de ces paradis galants que les Polyphile bâtissent sur le nuage du songe, pour la joie délicate des vivants poétiques.

Watteau a renouvelé la grâce. La grâce, chez Watteau, n'est plus la grâce antique : un charme rigoureux et solide, la perfection de marbre de la Galatée, la séduction toute plastique et la gloire matérielle des Vénus. La grâce de Watteau est la grâce. Elle est le rien qui habille la femme d'un agrément, d'une coquetterie, d'un beau au delà du beau physique. Elle est cette chose subtile qui semble le sourire de la ligne, l'âme de la forme, la physionomie spirituelle de la matière.

Toutes les séductions de la femme au repos : la langueur, la paresse, l'abandon, les adossements, les allongements, les nonchalances, la cadence des poses, le joli air des profils penchés sur les *gammes d'amour*, les retraites fuyantes des poitrines, les serpentements et les ondulations, les sou-

plesses du corps féminin, et le jeu des doigts effilés sur le manche des éventails, et les indiscretions des hauts talons dépassant les jupes, et les heureuses fortunes du maintien, et la coquetterie des gestes, et le manège des épaulés, et tout ce savoir que les miroirs du siècle dernier ont appris à la femme, la mimique de la grâce ! elle vit en Watteau avec sa fleur et son accent, immortelle et fixée en une épreuve mieux vivante que ce sein de la femme de Diomède moulée par la cendre de Pompéi. Et, cette grâce, si Watteau l'anime, s'il la délève du repos et de l'immobilité, s'il la fait agissante et remuée, il semble qu'elle s'agite sur un rythme, et que sa marche balancée soit une danse menée par une harmonie.

Quel décor a la femme, a la grâce ! O nature, où le peintre promenait ses poésies ! O campagne ! ô théâtre accommodé pour une désirable vie ! une terre complice, des bois galants, des champs emplis de musique, des bosquets propices aux jeux d'Écho ! des arbres en berceaux où pendent les paniers de fleurs ! des déserts, loin du monde jaloux, touchés du pinceau magique d'un Servandoni, rafraîchis de fontaines, peuplés de marbres et de statues, et de naïades, que tache l'ombre tremblante des feuilles ! jets d'eau jaillissant soudain du milieu des cours des fermes ! le pays aimable et radieux ! Soleils d'apothéose, belles lumières dormantes sur les pelouses, verdure pénétrée et translucide, sans une ombre où s'endorment la palette de Véronèse, le tapage des zinzolins et des chevelures blondes ! Délices champêtres ! décorations murmurantes et parées ! jardins embuissonnés de ronces et de roses ! paysages de France, plantés de pins d'Italie ! villages égayés de noces et de carrosses, de cérémonies, de toilettes et de fêtes, étourdis de violons et de flûtes qui mènent à un temple jésuite l'hymen de la Nature et de l'Opéra ! scène agreste au rideau vert, à la rampe de fleurs, où monte la Comédie-Française, où gambade la Comédie-Italienne.

Alerte, pour égayer le printemps en costume de bal, le ciel et la terre de Watteau, alerte, les *Gelosi* ! Un rire bergamasque sera le rire et l'entrain et l'action et le mouvement du poème. Voilà qu'elle court et qu'elle éveille la gaieté, les zéphirs et le bruit, la Folie encapuchonnée de grelots sonnants ! Fraises et bonnets, buffles et dagues, petites vestes et courts manteaux, vont et viennent. La troupe des bouffons est accourue, amenant sous les ombrages le carnaval des passions humaines et l'arc-en-ciel de ses

habits. Famille bariolée, vêtue de soleil et de soie rayée ! celui-ci qui se masque avec la nuit ! celui-là qui se farde avec la lune ! Arlequin, gracieusé comme un trait de plume du Parmesan ! Pierrot, les bras au corps, droit comme un I ? et les Tartaglias, et les Scapins, et les Cassandres, et les Docteurs, et le favori Mezzetin « le gros brun au visage riant » toujours au premier plan, la toque fuyant du front, zébré du haut en bas, fier comme un dieu et gras comme un Silène ! C'est la Comédie-Italienne qui tient la guitare dans tous ces paysages. Bien campée et le nez au vent, c'est la Comédie-Italienne qui sème glorieusement au bord des sources, à la marge des forêts, dans les clairières, les doux accents,

« Enfants d'une bouche vermeille.

C'est le duo de Gilles et de Colombine qui est la musique et la chanson de la Comédie de Watteau.

Comme cette mode d'Italie, étincelante et bizarre, se marie heureusement à la mode française du XVIII^e siècle enfant ! Et quelle mode adorable naît de ces modes alliées et brouillées : la mode de Watteau ! une mode d'aventure et de liberté, errante et bénie, qui attrape le neuf, le piquant, le provoquant ; des ciseaux d'artiste qui trouvent, en se jouant, la négligence et la parure, l'abandon du matin, et le bel habillé des après-midi ; ciseaux de fée dotant le temps qui viendra des patrons des Mille et une Nuits, madame de Pompadour, du *négligé* qu'elle baptisera, et la Bertin de la fortune ! Ils couraient et coupaient en pleine volupté, dans l'argent du satin, ne ménageant ni l'étoffe, ni l'œil des galants. Jolis retroussis de jupes, ravissante rocaille des plis, étroits corsages, prisons friponnes, corbeilles de soie d'où se sauvait la chair fleurie ! O ciseaux enrubannés de Watteau, quel joli royaume de coquetterie vous tailliez dans le royaume embéguiné de la Maintenon !

Ce tailleur divin était un merveilleux utopiste, un embellisseur de toutes choses, le plus aimable et le plus déterminé menteur. Touche-t-il à la guerre ? Loin le sang, le carnage, l'horreur et la terreur ! Vive la gloire parée pour l'Opéra ! vive le fracas des galons et des chamarrures, le bruit des couleurs et des uniformes, la guerre endimanchée qui passe, emplis-

sant de visions sonores les yeux des enfants ; et le coup de l'étrier de l'amour, l'espoir en croupe, les regrets qui se grisent, un choc de verres et de poignées de main, les mulets empanachés, les enfants de hasard au sein des mères, les jeux de cartes, les cuisines en plein vent, les petits marmitons blancs, les malles d'officiers ouvertes pour la toilette, les beautés descendues des charrettes, toutes fraîches et sans rien de chiffonné à leurs coquets diadèmes de dentelles ; et tout le long du chemin de la Mort, les élégances de la ville charroyées sous la tente, des marches que mènent dans les coulisses les violons de Lérída, des La Tulipe pimpants, des Manon qui font les coquettes entre deux coups de canon, des caillettes qui sautent dans la discipline à pieds joints, de beaux hommes qui se dandinent sur un pied ; les héroïsmes à plat ventre autour du chaudron qui bout, l'art de tuer à la buvette, la guerre du xviii^e siècle, l'armée de Denain, de Fontenoy et de Rosbach croquée dans son joli train et son allure déboutonnée !

Mais à quoi bon tirer son imagination du spectacle du monde, quand on peut inventer un monde et un poème ? poème unique et ravissant du Loisir qui se balance, des Entretiens et des Chants du bel âge, de l'Amusement pastoral et du Passe-temps assis ! poème de paix et de tranquillité, où le jeu de l'escarpolette même se meurt, la corde traînant sur le sable... Thélème partout ! et partout Tempé ! Iles, îles enchantées, qu'un ruban de cristal sépare de la terre ! îles sans soin ni cure, où le Repos cause avec l'Ombre ! promenades sans but et au petit pas ; repos accoudé devant le repos des nuages et devant le repos de l'onde ! Champs-Élysées du maître ! L'heure dort là-bas à l'horizon sous ce toit rustique. Dans un lieu au hasard et sans place sur la carte de la terre, il est une éternelle paresse sous les arbres. La vue et la pensée s'y assoupissent dans un lointain vague et perdu, comme ces barrières profondes et flottantes dont Titien ferme le monde et ses tableaux. Un Léthé roule le silence par ce pays d'oubli, peuplé de figures qui n'ont que des yeux et des bouches : une flamme et un sourire ! Sur les lèvres ouvertes voltigent des pensées, des musiques, des paroles semblables aux paroles des comédies d'amour de Shakespeare ; et les voilà à l'ombre toutes ces âmes vêtues de satin, charmeresses baptisées, habillées par les poètes : les Linda et les Gulboé, les Héro et les Rosaline, les Viola et les Olivia, toutes les reines du *Ce que*

vous voudrez. Des marchandes de fleurs passent doucement qui fleurissent à la ronde les corsets et les bouquets de cheveux noués au haut de la tête. Rien de bruyant que des jeux d'enfants aux grands yeux noirs, sautant au pied des couples comme des oiseaux ; petits génies que le poète jette au seuil de ce rêve et de cet enchantement. Ne rien faire qu'écouter son cœur, et laisser parler son esprit, et laisser venir les rafraîchissements, et laisser marcher le soleil, et laisser le monde aller, et laisser les petites filles tourmenter des chiens qui n'aboient pas.

Voilà l'Olympe et la mythologie nouvelle ; l'Olympe de tous les demi-dieux oubliés par l'antiquité. Voilà la déification des idées du XVIII^e siècle, l'âme du monde et du temps de Watteau amenée au Panthéon des passions et des modes humaines. Ce sont les nouvelles humeurs de l'humanité vieillissante, la Langueur, la Galanterie, la Rêverie que Watteau incarne en des allégories habillées, et qu'il accoude sur le *pulvinar* d'une nature divine ; ce sont les muses morales de nos âges dont il fait les femmes, on pourrait dire, les déesses de ces divins tableaux.

L'amour est la lumière de ce monde. Il le pénètre et l'emplit. Il en est la jeunesse et la sérénité ; et passez les fleuves et les monts, les promenades et les jardins, les lacs et les fontaines, le paradis de Watteau s'ouvre : c'est Cythère. Sous un ciel peint des couleurs de l'été, la galère de Cléopâtre se balance à la rive. L'onde est morte. Le bois se tait. De l'herbe au firmament, battant l'air sans haleine de leurs ailes de papillon, un essaim de Cupidons vole, vole, qui se joue et danse, nouant ici avec des roses les couples nonchalants, nouant là-haut la ronde des baisers de la terre montés au ciel. Ici est le temple, ici est la fin de ce monde : « l'Amour paisible » du peintre, l'Amour désarmé, assis à l'ombre, que le poète de Théos voulait graver sur une douce coupe du printemps ; une Arcadie sourieuse ; un Décameron de sentiments ; un recueillement tendre ; des attentions au regard vague ; des paroles qui bercent l'âme ; une galanterie platonique, un loisir occupé du cœur, une oisiveté de jeune compagnie ; une cour d'amoureuses pensées ; la courtoisie émue et badine de jeunes mariés penchés sur le bras qu'ils se donnent ; des yeux sans fièvre, des enlacements sans impatience, des désirs sans appétits, des voluptés sans désirs, des audaces de gestes réglées pour le spectacle comme un ballet, et

des défenses tranquilles et dédaigneuses de hâte en leur sécurité ; le roman du corps et de la tête apaisé, pacifié, ressuscité, bienheureux ; une paresse de passion dont rient d'un rire de bouc les satyres de pierre embusqués dans les coulisses vertes... Adieu les bacchanales que menait Gillot, ce dernier païen de la Renaissance, né des libations de la Pléiade aux dieux agrestes d'Arcueil ! Adieu l'Olympe du *Io Pæan*, les chalumeaux enrroués et les Dieux chèvre-pieds, le rire du *Cyclope* d'Euripide et de l'*Évohe* de Ronsard ; les licencieux triomphes, les joies couronnées de lierres,

« Et la libre cadence
De leur danse. »

Ces dieux s'en sont allés, et Rubens, qui revit dans cette palette de chair rose et blonde, erre dépaysé dans ces fêtes où se tait l'émeute des sens, — caprices animés qui semblent attendre un coup de baguette pour perdre leur corps et disparaître dans la patrie du caprice comme un songe d'une nuit d'été ! C'est Cythère ; mais c'est la Cythère de Watteau. C'est l'amour ; mais c'est l'amour poétique, l'amour qui songe et qui pense, l'amour moderne, avec ses aspirations et sa couronne de mélancolie.

Oui, au fond de cet œuvre de Watteau, je ne sais quelle lente et vague harmonie murmure derrière les paroles rieuses ; je ne sais quelle tristesse musicale et doucement contagieuse est répandue dans ces fêtes galantes. Pareille à la séduction de Venise, je ne sais quelle poésie voilée et soupirante y entretient à voix basse l'esprit charmé. L'homme passe au travers de son œuvre ; et cet œuvre, vous venez à le regarder comme le jeu et la distraction d'une pensée souffrante, comme les jouets d'un enfant malade et qui est mort.

L'homme, — un portrait vous le dira. Le voilà jeune, pris au vif : un masque inquiet, maigre et nerveux ; le sourcil arqué et fébrile, l'œil noir, grand, remuant ; le nez long, décharné ; la bouche triste, sèche, aiguë de contour ; avec des ailes du nez aux coins des lèvres, un grand pli de chair tiraillant la face. Et de portraits en portraits, comme d'années en années, vous le verrez aller maigrissant et mélancolique, ses longs doigts perdus dans ses amples manchettes, son habit plissé sur sa poitrine osseuse, vieil-

lard à trente ans, les yeux enfoncés, la bouche serrée, le visage anguleux, ne gardant que son beau front respecté des longues boucles d'une perruque à la Louis XIV.

Ou plutôt ouvrons son œuvre : *Lorgneur* ou *Flûteur*, — c'est lui. Son regard négligent pose sur le couple enlacé qu'il amuse de musique. Il laisse aller le bruit qu'il fait. L'œil muet accompagne les embrassades, écoutant aimer, versant les sérénades, insoucieux, indifférent et morose, rongé d'ennui, comme un violon de noces, las des fêtes qu'il mène, et sourd à son violon qui chante.

Du grand peintre français, que reste-t-il, qui le raconte ? Quatre pages de d'Argenville et les anecdotes d'un catalogue d'estampes. Quel espoir nous était cette phrase de Caylus en tête de l'éloge de Le Moyne adressée à l'Académie : « Je crois vous avoir suffisamment expliqué dans la vie de Watteau... » Mais les éditeurs des *Mémoires de l'Académie* avaient retourné tous les manuscrits de l'Académie des beaux-arts ; la précieuse vie de Watteau manquait. Qu'ils se réjouissent avec tous les amis de Watteau, et avec nous. L'autre jour, chez un bouquiniste, le hasard nous a mis la main sur un manuscrit contenant cette infiniment précieuse vie d'Antoine Watteau par M. de Caylus, certifiée par le secrétaire de l'Académie, Lépicié. C'est cette vie que nous donnons ici textuellement et intégralement pour la première fois au public, protestant d'avance contre les sévérités et les préjugés de l'ancien ami du peintre.

LA
VIE D'ANTOINE WATTEAU

PEINTRE DE FIGURES ET DE PAYSAGES

SUJETS GALANTS ET MODERNES

Par M. LE COMTE DE CAYLUS, Amateur¹.



LOIN de blâmer ceux qui ont écrit avant moi la vie d'*Antoine Wateau*², je leur sçais au contraire bon gré des sentiments d'amitié et de reconnoissance qui les ont fait agir. Il me paroît seulement qu'ils ont un peu trop accordé à la loüange.

La vie d'un homme qui a mérité dans la mémoire des autres, doit, ce me semble, présenter également l'exemple à suivre et l'exemple à éviter. Ainsi je crois que dans ces sortes d'ouvrages les éloges et les critiques devroient être dispensés dans un esprit d'équité; et qu'enfin les uns et les autres devront toujours être placés dans la vue de l'avancement de l'art.

Pour moi, Messieurs, je regarde la vie des artistes comme un tableau que la sincérité doit tracer aux peintres présens et à venir, dans la vue de leur présenter sans cesse la loüange et le blâme sous une forme aussi vive que celle de l'action, dont aucune espèce de récit ne peut approcher, et sans doute pour engager dans tous les tems les plus grands maîtres à redouter ces espèces de tribunaux que cette même sincérité et surtout l'amour de

1. Lue à l'Académie royale de peinture et de sculpture le 3 février 1748.

2. L'orthographe contemporaine s'accorde généralement à ne donner qu'un *t* à *Watteau*, quoique *Watteau* ait signé le plus souvent avec deux *t*.

l'art doivent élever. J'espère que vous serés de mon sentiment, Messieurs, vous qui concourés avec tant de zèle au progrès de la Peinture ainsi qu'à l'honneur de l'Académie.

Au reste je crois que cette sincérité, en toutes choses si recommandable, doit éloigner celui qui professe, de toute prévention, autant qu'il est possible à l'homme de n'y pas succomber. Cette impartialité doit le conduire à une saine réflexion, toujours la baze du goût le plus vrai. Elle doit lui rappeler que l'excès du blâme ou de l'approbation révolte également les caractères les plus dociles et les plus doux. Elle doit enfin lui faire garder ce juste milieu si nécessaire à la persuasion. Je ferai d'autant plus volontiers mes efforts pour ne me pas écarter de ce point, qu'il me paroît indispensable dans un examen qui doit contribuer surtout à l'instruction des jeunes Peintres.

C'est dans cet esprit que je vais joindre les événements de la vie de *Wateau* à mes réflexions, sur sa manière, son faire; enfin, sur tout ce qu'on appelle procédés, par rapport à l'art. Je blâmerai comme je louerai, sans avoir à me reprocher de blesser le tendre souvenir que je conserve à *Wateau*, l'amitié que j'ai eu pour lui et la reconnoissance que je lui garderai toute ma vie de m'avoir découvert autant qu'il lui a été possible, les finesses de son art. Mais je me souviendrai toujours que dans le cas où je me trouve, on doit plus aimer l'art que l'artiste. Enfin, connoissant tout l'effort nécessaire à la nature, pour la production d'un grand Peintre d'histoire, je n'imiterai point l'enthousiasme de ceux qui mettent les auteurs de quelques nouvelles Espagnoles et de quelques petites pièces données aux Italiens, en comparaison avec M. de Thou ou avec Pierre Corneille.

Antoine Wateau naquit à Valenciennes en 1684¹. Il étoit fils d'un couvreur. La naissance n'est considérable aux yeux des philosophes et des artistes que par rapport aux secours qu'elle peut fournir à l'éducation, mais

1. Nougaret, dans ses *Anecdotes de Beaux-Arts*, met en note : « Le manuscrit de M. de S*** dit en 1686. » — M. de S*** avoit été trompé. Voici l'extrait de baptême de *Watteau*, tel que M. Dinaux l'a copié sur les registres de la paroisse Saint-Jacques de Valenciennes : « Le 10 octobre 1684, fut baptisé *Jean-Antoine*, fils légitime de *Jean-Philippe Wateau* et de *Michelle Lardenois*, sa femme. — Signé : le parin, *Jean-Antoine Baiche*. La marène, *Anne Maillon*. »

quand elle est de l'espèce de celle-ci, elle donne une preuve convaincante du génie et du don que la nature a fait.

Cette preuve se trouve encore augmentée ici par la dureté qui étoit le caractère dominant du père dont *Watteau* dépendoit. Ce fut avec peine qu'il se résolut de mettre ce fils, à qui la nature inspiroit déjà le désir de l'imiter, chez un peintre de sa même ville. Ce qu'il fit chez ce peintre ne nous est pas connu et nous ne devons pas le regretter : car je crois me souvenir que ce maître ne peignit qu'à la toise, ou du moins il s'en falloir si peu que cela ne vaut pas la peine d'être discuté.

Quoi qu'il en soit, le père ne voulut pas fournir longtems aux frais de cette éducation. Non qu'il fut en état de la trouver peu profitable du côté de l'art, mais parce qu'il vouloit forcer son fils à embrasser sa même profession¹. *Watteau* avoit des idées plus élevées ou du moins la peinture se le destinoit : ainsi plutôt que de se ranger à la profession de son père, il le quitta et vint à Paris², dans l'équipage qu'on peut s'imaginer, pour cultiver une Muse qu'il chérissoit sans trop la connoître.

Peu sçavant et sans secours, le Pont Notre-Dame fut une ressource qu'il fut trop heureux de trouver³. Cette triste manufacture de copies à la centième génération faites avec des couleurs crues et mises à plat, plus ennemie du goût que l'enluminure qui du moins conserve les formes de l'estampe, ne lui convenoit guères avec le sentiment dont la nature lui avoit donné le germe. Mais à quoi ne nous réduit pas la nécessité? Pour vous donner une idée du talent et de la disposition qui lui étoient naturels, je vous rapporterai le trait suivant.

1. Le goût qu'il eut pour l'art de la peinture se déclara dès sa plus tendre jeunesse; il profitoit dans ce temps de ses moments de liberté pour aller dessiner sur la place les différentes scènes comiques que donnoient ordinairement au public les marchands d'orviétan et les charlatans qui courent le pays. (*Catalogue raisonné des diverses curiosités du cabinet de feu M. Quentin de Lorangère*, par Gersaint, 1744.)

2. Son premier maître à Paris fut Métayer, peintre médiocre, qu'il quitta bientôt faute d'ouvrage. (*Catalogue de Lorangère*.)

3. On débitoit dans ce temps-là beaucoup de petits portraits et de sujets de dévotion aux marchands de province, qui les achetoient à la douzaine ou à la grosse. Le peintre chez lequel il venoit d'entrer étoit le plus achalandé pour cette sorte de peinture, dont il faisoit un débit considérable. Il avoit quelquefois une douzaine de misérables élèves qu'il occupoit comme des manœuvres; le seul mérite qu'il exigeoit de ses compagnons étoit la prompte exécution. Chacun

Il travailloit depuis quelque tems chez le marchand de cette espèce de tableaux, auquel le hazard l'avoit adressé, lorsque la peinture qui aide à soutenir les adversités par l'imagination et conséquemment par la gaiété dont elle sçait quelquefois les assaisonner, lui fit faire une plaisanterie qui le consola du moins pour le moment de faire toujours la même figure. Il étoit à la journée et sur le midi, il n'étoit point encore venu demander ce qu'on appelloit l'original. Car la maîtresse avoit grand soin de l'enfermer tous les soirs. Elle s'aperçut de sa négligence, elle l'appela. Elle cria plusieurs fois toujours inutilement, pour le faire descendre du grenier, où depuis le matin il travailloit et où en effet il avoit fini de mémoire l'original en question. Quand elle eut bien crié, il descendit et d'un grand sang froid, accompagné d'un air doux qui lui étoit naturel, il le lui demanda, dit-il, pour y placer les lunettes; car c'étoit je crois une vieille d'après *Gérard Dow* qui consulte ses registres, et cette composition étoit alors en règne dans ce genre de marchandise.

Je ne rapporte ces détails que pour faire sentir les difficultés, les peines et les désagrémens qu'il a eu à soutenir pour faire éclore son génie, et pour vous représenter que si la nature nous en a donné, il profite de tout, rien ne l'altère, tout avec lui se tourne en nourriture. On voit bien ici la preuve de cette vérité dans *Watteau*. Loin de se rebuter d'un exercice si misérable, il redoubla d'efforts pour s'élever au dessus. Tous les momens de liberté dont il pouvoit jouir, les fêtes, les nuits même, il les emploïoit à dessiner d'après nature. Exemple qu'on ne sçauroit trop proposer à la jeunesse : exemple fort beau sur le papier, diront les paresseux, et qu'il est vrai que

y avoit son emploi. Les uns faisoient les ciels, les autres faisoient les têtes; ceux-ci les draperies, ceux-là posoient les blancs; enfin le tableau se trouvoit fini quand il pouvoit parvenir entre les mains du dernier.

Watteau ne fut alors occupé qu'à ces ouvrages médiocres; il fut cependant distingué des autres, parce qu'il se trouva propre à tout, et en même temps d'expédition. Il répétoit souvent les mêmes sujets : il avoit surtout le talent de rendre si bien son *saint Nicolas*, qui est un saint que l'on demandoit souvent, qu'on le réservoir particulièrement pour lui. « *Je sçavois*, me dit-il un jour, *mon saint Nicolas* par cœur, et je me passois d'original. »

Il s'ennuyoit de ce travail désagréable et infructueux, mais il falloit vivre. Quoique occupé toute la semaine, il ne recevoit que trois livres le samedi, et, par une espèce de charité, on lui donnoit de la soupe tous les jours. (*Catalogue de Lorangère.*)

l'amour de l'art peut seul inspirer. Quoi qu'il en soit, ces études continuelles ne se font jamais sans fruit et sans augmenter la disposition naturelle. Aussi nous avons peu vu de pareilles ferveurs de travail n'avoir point un succès marqué.

*Avec ce fonds d'étude et cet excès d'application, il se mit en état de sortir de la triste occupation à laquelle il étoit réduit. Il fit la rencontre de Gillot*¹, qui vers ce temps fut agréé en cette Académie. Ce Peintre, après avoir exécuté des bacchanales, plusieurs idées fantastiques, de l'ornement des choses de mode, et même de l'histoire, s'étoit alors renfermé à représenter des sujets de la comédie Italienne. Cette rencontre fut une véritable fortune pour *Watteau*. Ce genre de composition détermina absolument son goût, et les tableaux de son nouveau maître lui ouvrirent les yeux sur plusieurs parties de la peinture dont il ne faisoit encore que se douter.

*Un rapport de goût, de caractère et d'humeur produisit d'abord l'intimité du maître et de l'élève. Mais ce même rapport, joint aux talens qui se développoient chaque jour dans le dernier, les empêcha de vivre long-tems ensemble. Ils se quitèrent mal, et toute la reconnoissance que *Watteau* ait pû témoigner à son maître pendant le reste de sa vie, s'est bornée à un profond silence. Il n'aimoit pas même qu'on lui demandât des détails sur leur liaison et sur leur rupture ; car pour ses ouvrages il les vantoit et ne laissoit point ignorer les obligations qu'il lui avoit.*

*D'un autre coté, soit que *Gillot* en eut agi par le motif d'une jalousie que bien des gens lui ont attribuée, soit qu'à la fin il se rendit justice, et convint que son élève l'avoit surpassé, il quita la peinture, et se livra au dessein et à la gravure à l'eau-forte dans laquelle il sera à jamais célèbre par l'intelligence et l'agrément de la composition, avec lesquelles il a représenté la plus grande partie des Fables de la Motte.*

*Le talent de *Watteau* commençoit à percer, foiblement à la vérité, cependant il avoit besoin d'être encore éclairé. Il trouva les lumières dont il avoit besoin. En sortant de chez *Gillot*, il fut accueilli par *Claude Audran*,*

1. Gillot ayant vu quelques dessins et tableaux de la main de *Watteau* qui lui plurent l'invita à venir demeurer avec lui. (*Abrégé de la vie d'Antoine Watteau, par M. de Julienne, en tête du volume d'eaux-fortes d'après les dessins de Watteau.*)

concierge du Luxembourg. C'étoit un galant homme, qui dessinoit et peignoit lui même très bien l'ornement et qui dans cette partie soutenoit le nom d'une famille qui a produit un grand nombre d'habiles gens à votre Académie.

Ce galant homme avoit donc un goût naturel. Il avoit étudié principalement les ornemens, tels qu'ils avoient été emploïés par *Raphael* au Vatican et par ses élèves, en divers endroits; comme aussi par le *Primatice* à Fontainebleau. Il avoit remis ses compositions en honneur; et avoit fait oublier le goût lourd et assommant de ses prédécesseurs dans ce talent. Elles étoient susceptibles par les places qu'il y réservoir, de recevoir différens sujets de figures et autres, à la volonté des particuliers qu'il avoit sçu mettre dans le goût d'en faire décorer leurs plafonds et leurs lambris, en sorte que plusieurs artistes de divers genres y trouvoient de l'emploi.

Ce fut là que *Wateau* forma son goût pour l'ornement; et qu'il acquit une légèreté de pinceau qu'exigent les fonds blancs ou les fonds dorés sur lesquels *Audran* faisoit exécuter ses ouvrages. On en peut voir de très bien entendus à la ménagerie de Versailles, et de très beaux plafonds de son ordonnance au chateau de Meudon.

Mais c'est à regret, je l'avoue, que j'en fais une sorte d'éloge; puisque ce genre a non seulement fait détruire les plafonds des appartemens que les plus habiles peintres avoient exécutés; mais que ce changement de mode, auquel les ornemens de plâtre ont succédé, vous prive encore tous les jours d'une occupation qui vous permettoit d'emploïer votre talent dans le grand et dans le héroïque.

Je reviens à *Wateau*. Ce fut alors qu'habitant le palais du Luxembourg, il copioit et étudioit avec avidité les plus beaux ouvrages de *Rubens*. Ce fut encore là qu'il dessinoit sans cesse les arbres de ce beau jardin, qui brût, et moins peigné que ceux des autres maisons roïales, lui fournissoit des points de vue infinis; et que les seuls païsagistes trouvent avec tant de variété dans le même lieu, tantôt par la différence des aspects et des endroits ou ils se placent; tantôt par la réunion de plusieurs parties éloignées; tantôt enfin par les différences que le soleil du soir ou du matin apporte dans les mêmes places et sur les mêmes terrains.

Jusques ici nous ne voïons qu'un jeune homme, sans secours, qui

cherche à perfectionner son talent, qui s'applique et qui est lui-même l'artisan de sa réputation, ainsi que le conducteur de ses études. Dans la suite nous allons voir ce même talent développé ; mais au milieu d'une vie agitée par l'inconstance et par le dégoût que *Wateau* avoit de lui même et de tous les hommes.

Il sortit de chez *Audran*¹ apres avoir acquis les parties de la peinture dont je viens de vous donner l'idée par le détail de ses études. Il les mit si bien en pratique qu'il abandonna tout à fait la manière de *Gillot*. Il fit des marches et des repos de soldats, d'un faire absolument opposé à celui de ce maître ; et ces premiers tableaux ont peut être égalé ce qu'il a fait de plus beau dans la suite. On y voit en effet de la couleur, de l'harmonie, des têtes fines et pleines d'esprit, et un pinceau qui conserve le goût de son dessein, prononcé jusque dans les extrémités et les draperies, et dans ce qu'il veut exprimer.

Au reste, je ne puis me résoudre à attribuer à son inconstance sa séparation avec *Audran*. *Wateau* sentoit ses forces. Il avoit de l'esprit, et

1. Watteau cependant, qui ne vouloit pas en demeurer là, ni passer sa vie à travailler pour autrui, et qui se sentoît en état d'imaginer, hazarda un tableau de genre qui représente un départ de troupes et qu'il fit à ses temps perdus : il le montra au sieur Audran pour lui en demander son avis. Ce tableau est un de ceux que Cochin le père a gravés. Le sieur Audran, habile homme et en état de juger d'une belle chose, fut effrayé du mérite qu'il reconnut dans ce tableau, mais la crainte de perdre un sujet qui lui étoit utile, et sur lequel il se reposoit assez souvent pour l'arrangement et même pour la composition des morceaux qu'il avoit à exécuter, lui conseilla légèrement de ne point passer son temps à ces sortes de pièces libres et de fantaisie, qui ne pourroient que lui faire perdre le goût dans lequel il donnoit. Watteau n'en fut point la dupe ; le parti ferme qu'il avoit pris de sortir, joint à un petit désir de revoir Valenciennes le déterminèrent totalement. Le prétexte d'aller voir ses parents lui servit de moyen honnête ; mais comment faire ? L'argent lui manquoit et son tableau devenoit son unique ressource : il ignoroit comment il falloit s'y prendre pour s'en procurer le débit. Dans cette occasion il eut recours à M. Spoude actuellement vivant, peintre à peu près des mêmes cantons que lui, et son ami particulier : le hazard conduisit M. Spoude chez le sieur Sirois mon beau-père à qui il montra ce tableau, le prix en étoit fixé à 60 livres et le marché fut conclu sur-le-champ. Watteau vint recevoir son argent ; il partit gayement pour Valenciennes comme cet ancien sage de la Grèce ; c'étoit là toute sa fortune et sûrement il ne s'étoit jamais vu si riche. Ce marché fut l'origine de la liaison que feu mon beau-père a toujours eu avec lui jusqu'à sa mort, et il fut si satisfait de ce tableau qu'il le pria instamment d'en faire le pendant qu'il lui envoya effectivement de Valenciennes : c'est le second morceau que le sieur Cochin a gravé, il représente une alte d'armée ; le tout en étoit d'après nature, il en demanda 200 livres qui lui furent données. (*Catalogue de Lorangère.*)

n'étoit point la dupe de celui de son second maître, qui en avoit autant que de connoissance du monde; et qui bien aise de le retenir chez lui pour son propre intérêt, vouloit le dégouter de tout autre travail que de celui dont il le chargeoit.

Cependant pour quitter un homme qui l'avoit comblé d'égards et d'attentions, et résister aux offres et aux instances qu'il lui faisoit pour le retenir, il autorisa sa séparation d'un voïage à Valenciennes, qu'il fit en effet. Je ne l'ai jamais regardé comme un prétexte. *Wateau* étoit trop entier dans ses volontés pour les emploïer. Car enfin quoi de plus naturel que de retourner dans son païs, d'y reparoitre avec des talens, de contredire si honorablement et par des preuves incontestables ceux qui avoient traversé ses dispositions et de se montrer plus habile que son premier maître?

Voilà bien des raisons pour le porter à ce départ. Elles ont sans doute existé. Elles lui ont procuré les plaisirs qu'il se promettoit. Mais indépendamment de la courte durée dont étoit toute espèce de satisfaction dans la tête de *Wateau*, tous les talens qui émanent de l'esprit ont un égal besoin, tant pour leur avancement que pour leur soutien, de la critique, de l'émulation, de la communication des ouvrages et des artistes. En un mot leurs productions ne sont faites que pour être vues et jugées, et *Wateau* ne trouvoit rien de tout cela à Valenciennes. C'étoit une forte raison pour en sortir.

Il quita donc sa patrie (il n'y fit pas un long séjour), et revint à Paris. Le désir d'aller à Rome et de profiter du bel établissement que Louis XIV y a fait pour le progrès des arts et des élèves, l'engagea quelque temps après à se mettre sur les rangs pour disputer le prix de votre école. Il gagna le second en l'année 1709¹, mais ne fut point admis pour le voïage : il fallut donc se contenter de poursuivre ses études à Paris, ce qu'il fit sans renoncer à ce projet.

En 1712, il vous présenta dans cette vue quelques uns de ses tableaux de sa manière, fort supérieurs à celui qui lui avoit fait mériter le

1. Sur le sujet de David accordant à Abigail le pardon de Nabad. Le premier prix avoit été décerné à Antoine Grison.

prix. Un talent formé et très distingué, l'inutilité du voiage qu'il sollicitoit, furent des motifs pour engager l'Académie à l'agréer. Il le fut avec d'autant plus de distinction que M. *De la Fosse*, ce galant homme par lui même, si recommandable par plusieurs parties de la peinture dans lesquelles il a excellé, appuïa sur son mérite, le fit valoir; et, sans le connoître que par ses ouvrages, s'intéressa vivement pour lui¹.

C'est ainsi que la vérité doit agir dans les délibérations de l'Académie, sans faire acception, ou donner d'exclusion par aucunes vues particulières. La prévention pour ou contre les personnes, et par rapport à leurs liaisons est un inconvénient redoutable. Le talent seul nous doit décider, et le talent seul doit donner la couleur à nos fèves. Ce fut quelque tems après cette justice que l'Académie rendit à *Watteau*, que je fis connoissance avec lui.

1. La façon singulière avec laquelle il fut reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture est fort honorable; il eut quelque envie d'aller à Rome pour y étudier d'après les grands maîtres, surtout d'après les Vénitiens, dont il aimoit beaucoup le coloris et la composition. Il n'étoit point en état de faire sans secours ce voyage : c'est pourquoi il voulut solliciter la pension du Roi; et pour en venir à bout, il prit un jour la résolution de faire porter à l'Académie les deux tableaux, qu'il avoit vendus à mon beau-père, pour tacher d'obtenir cette pension. Il part sans autres amis ni protection que ses ouvrages et les fait exposer dans la salle par ou passent ordinairement Messieurs de l'Académie de Peinture et de Sculpture qui tous jettent les yeux dessus, et en admirent le travail sans en connoître l'auteur. M. de la Fosse, célèbre peintre de ce tems là, s'y arrêta même plus que les autres, et étonné de voir deux morceaux si bien peints il entra dans la salle de l'Académie et s'informa par qui ils avoient été faits. Ces tableaux avoient un coloris vigoureux et un certain accord qu'ils faisoient croire de quelqu'ancien maître; on lui répondit que c'étoit l'ouvrage d'un jeune homme qui venoit supplier ces Messieurs de vouloir bien intercéder pour lui, afin de lui faire obtenir la pension du Roi pour aller étudier en Italie. M. de la Fosse surpris, donne ordre qu'on fasse entrer ce jeune homme. *Watteau* paroît : sa figure n'étoit point imposante; il explique modestement le sujet de sa démarche, et prie avec instance qu'on veuille bien lui accorder la grâce qu'il demande, s'il a assez de bonheur pour en être digne. Mon ami, lui répond avec douceur M. de la Fosse, vous ignorez vos talens et vous vous méfiez de vos forces; croyez-moi, vous en sçavez plus que nous, nous vous trouvons capable d'honorer notre Académie; faites les démarches nécessaires, nous vous regardons comme un des nôtres. Il se retira, fit ses visites, et fut agréé aussitôt. (*Cat. de Lorangère.*) — Voici le procès-verbal d'admission qu'a donné l'*Histoire des Peintres*, d'après les registres de l'Académie : « ... L'Académie, après avoir pris les suffrages en la manière accoutumée, elle a reçu le dit sieur *Watteau* académicien, pour jouir des privilèges attachés à cette qualité, et qu'il a promis, en prêtant serment entre les mains de M. *Coypel* écuyer, premier peintre du roi et de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans, président, étant à l'assemblée. *Quant au présent pécuniaire, il a été modéré à la somme de 100 livres.* »

Cependant l'honneur que vous lui aviez fait, sa manière nouvelle et pleine d'agrément, lui attirèrent bientôt plus d'ouvrages qu'il n'en vouloit et qu'il n'en pouvoit faire. Il ne tarda pas en même tems d'éprouver l'importunité que les talens marqués causent souvent dans les grandes villes, ou les demi-connoisseurs et les désœuvrés abondent et s'empressent à s'introduire dans les cabinets et dans les ateliers. Et pourquoi faire? pour y déraisonner sans cesse et pour troubler et intervertir ces méditations et ces recherches qui seules font le bon ouvrage. Le mieux qui leur puisse arriver est de loüer mal. Car la loüange en face est leur grand rôle. Quel tourment, quel ennui pour un homme d'art de voir arriver et s'établir chez lui de pareils personnages sans pouvoir s'en défaire! Car ils sont tenaces, et aussi ardens à se produire que difficiles à congédier.

Leur foule est ordinairement suivie de ces brocanteurs, soi disans curieux, qui savent faire païer, aux peintres faciles dans leur talent, une espèce d'usage du monde qu'ils ont quelquefois cruellement acquis. Ils s'emparent des esquisses, se font donner les études; et, qui pis est, proposent la retouche des croûtes qu'ils amassent en pile; le tout pour avoir un tableau complet d'un maître qui ne leur coute rien ou du moins peu de chose. Il n'est sorte de souplesses qu'ils n'emploient pour parvenir à ce but.

Wateau en fut assailli vivement. Il démêloit aisément ces deux genres d'importuns, et les connoissoit à merveilles, et comme il étoit né caustique, il s'en vengeoit en peignant le caractère et le manège de ceux dont il étoit le plus obsédé. Il n'en étoit pas moins leur dupe dans le détail. D'ailleurs cette peinture vive qu'il en sçavoit faire, ne le consoloit point de l'ennui dont à la longue ils finissoient par l'accabler. Je l'en ai souvent vu peiné au point de vouloir tout quitter.

Il semble que les succès brillants qu'il eut dans le public auroient du assés flatter son amour-propre pour le mettre au dessus de ces petits incidens. Mais il étoit fait de manière à se dégouter presque toujours de ce qu'il faisoit. Je crois qu'une des plus fortes raisons de ce dégout, avoit pour principe les grandes idées qu'il avoit de la Peinture. Car je puis assurer qu'il voïoit l'art beaucoup au dessus de ce qu'il le pratiquoit. Cette disposition le rendoit en tout fort peu prévenu pour ses ouvrages. Le prix qu'il en retiroit ne le touchoit pas davantage, et étoit fort au dessous de

ce qu'il auroit pu en retirer. C'est qu'il n'aimoit point l'argent, et qu'il n'y étoit nullement attaché. Ainsi il n'étoit pas même soutenu par cet amour du gain, si puissant sur tant d'autres. Je vais en rapporter un exemple et qui vous prouvera son indifférence sur l'un et l'autre de ces points.

Un perruquier lui apporta une perruque naturelle, qui n'avoit rien de recommandable, mais dont cependant il fut enchanté. Elle lui parut le chef-d'œuvre de l'imitation de la nature. Certainement, ce n'étoit pas celui de la nature frizée; car je la vois d'ici dans toute sa longueur et toute sa platitude. Il en demanda le prix; mais le perruquier, plus fin que lui, l'assura qu'il seroit trop content s'il vouloit lui donner quelque chose de sa façon. Quelques études l'auroient satisfait. *Wateau* crut n'avoir jamais fait un si bon marché, et proportionnant son présent au bonheur de sa possession, il lui donna deux petits tableaux pendans, et peut-être des plus piquans qu'il ait fait. J'arrivai peu de tems après la conclusion de cette bonne affaire. En vérité il en avoit du scrupule. Il vouloit encore faire un tableau pour le perruquier, et ce fut avec peine que je rassurai sa conscience¹.

En même tems qu'il étoit né caustique, il étoit né timide, deux choses que la nature ne réunit pas ordinairement. Il avoit de l'esprit, et quoiqu'il n'eut point reçu d'éducation, il avoit de la finesse, et même de la délicatesse pour juger de la musique et de tous les ouvrages d'esprit. La lecture étoit son plus grand délassement. Il savoit mettre à profit ce qu'il avoit lu; et quoiqu'en général il démêlat et rendît à merveilles les ridicules de ceux qui venoient l'interrompre, je l'ai déjà dit, il étoit faible, et se laissoit surprendre facilement.

Ce fut ce qui donna occasion à son aventure avec un Peintre en miniature que vous me dispenserés de vous nommer. Cet homme parloit assés bien, mais trop abondamment de la Peinture. Apparamment qu'il s'étoit contraint sur la parole, le jour qu'il fut chez *Wateau*, ou que celui-ci, pour racourcir l'importunité, n'avoit cherché qu'à s'en débarasser; car

1. Gersaint dit : « et son désintéressement étoit si grand, que plus d'une fois il s'est fâché vivement contre moi, pour avoir voulu lui donner un prix raisonnable de certaines choses que par générosité il refusoit. » (*Cat. de Lorangère.*)

il sçût lui tirer un tableau, comme Patelin tire la pièce de drap de M. Guillaume.

Ce miniaturiste étoit si persuadé de son mérite, qu'il s'arrogeoit la perfection et la réussite des plus beaux ouvrages, par les conseils qu'il prétendoit avoir donné à leurs auteurs, et la façon dont il disoit les avoir conduits sur l'accord, l'harmonie et la disposition. Il ne s'adressoit pas mal pour se faire honneur. Car il choisissoit Messieurs *de Troy*, *de Largilliere* et *Rigaud*, qui dans ce tems étoient dans toute leur force. J'étois jeune. Il ne se méfioit pas de moi. Il ignoroit même mon goût pour la Peinture. Un jour, avec la confiance et le faux enthousiasme d'un bavard quand on lui donne audience, il parla pendant plus de deux heures des corrections qu'il avoit fait faire à ces grands hommes, et de la déférence qu'ils avoient pour la justesse de son goût. Je fus indigné de son orgueil et de sa suffisance; mais toute bonne qu'étoit la cause à défendre, je n'osai parler : je ne me sentis pas assez fort, et je ne voulus point ajouter ma défaite au triomphe que lui assuroient l'abondance de ses paroles et l'ignorance de ses auditeurs.

Quelques jours après causant avec *Wateau* sur le malheur des artistes, qui sont injustement déchirés, et qui souvent éprouvent la peine d'une mauvaise impression donnée aux sots et aux ignorants, qui composeront toujours le plus grand nombre, je lui fis le récit de la conversation que j'avois entendue et je lui en nommai l'auteur. « *Si je l'avois sçu d'un tel caractère*, me dit-il, *je ne lui aurois pas donné un tableau ces jours ci.* » Alors il me conta très plaisamment ce qui lui étoit arrivé avec ce même homme, bien résolu d'en faire son profit.

Au bout de quelque tems, il vint voir *Wateau*, le remercia du magnifique présent qu'il lui avoit fait, l'éleva fort au dessus des plus grands ouvrages; et ajouta que cependant, après l'avoir examiné avec soin, il avoit remarqué plusieurs corrections qu'il y croïoit nécessaires. *Wateau*, intérieurement charmé de le voir s'enfermer de lui même, lui dit qu'il les feroit avec plaisir. L'autre répliqua que s'il vouloit les faire sous ses yeux, il le conduiroit. *Wateau* y consentit. Celui là, flatté d'une docilité dont il doutoit peut être en arrivant, tira le tableau qu'il avoit apporté à tout hazard sous son manteau, et *Wateau*, d'un grand sang froid, prit de l'huile

d'aspic, et ne le fit pas attendre pour lui rendre la toile ou le bois d'une netteté charmante. Il voulut se fâcher, mais *Watteau* lui parla ferme, et vengea par merveille les grands hommes dont il lui fit sentir la supériorité; ajoutant qu'il ne lui convenoit pas d'en parler comme il faisoit.

Je ne crois pas qu'une si bonne leçon l'ait corrigé; mais je sçais qu'il étoit assés connoisseur, et assez attentif à ses intérêts pour avoir regretté toute sa vie la perte d'un morceau que l'auteur qui ne se louoit pas ordinairement, m'a dit n'être pas un de ses plus mauvais. Tout ce que je puis dire c'est que jamais il n'a eu autant de plaisir à faire aucun tableau qu'il en eut à effacer celui-là.

*Jouissant d'une agréable réputation, il n'avoit d'autre ennemi que lui même, et certain esprit d'instabilité qui le dominoit. Il n'étoit pas sitôt établi dans un logement qu'il le prenoit en déplaisance. Il en changeoit cent et cent fois, et toujours sous des prétextes que par honte d'en user ainsi il s'étudioit à rendre spécieux. Là où il se fixoit le plus, ce fut en quelques chambres que j'eus en diférens quartiers de Paris, qui ne nous servoient qu'à poser le modèle, à peindre et à dessiner. Dans ces lieux uniquement consacrés à l'art, dégagés de toute importunité, nous éprouvions lui et moi, avec un ami commun que le même goût entraînoit, la joie pure de la jeunesse, jointe à la vivacité de l'imagination, l'une et l'autre unies sans cesse aux charmes de la Peinture. Je puis dire que *Watteau*, si sombre, si atrabilaire, si timide, et si caustique partout ailleurs, n'étoit plus alors que le *Watteau* de ses tableaux : c'est à dire l'auteur qu'ils font imaginer, agréable, tendre et peut être un peu berger.*

*Ce fut dans ces retraites que je reconnus pour mon profit combien *Watteau* pensoit profondément sur la Peinture; et combien son exécution étoit inférieure à ses idées. En effet, n'ayant aucune connoissance de l'anatomie, et n'ayant presque jamais dessiné le nud, il ne sçavoit ni le lire, ni l'exprimer; au point même que l'ensemble d'une Academie lui coutoit et lui déplaisoit par conséquent. Les corps de femmes exigeant moins d'articulation, lui étoient un peu plus faciles. Cela revient à ce que j'ai déjà observé ci-dessus que les dégouts qu'il prenoit si souvent pour ses propres ouvrages, partoient de la situation d'un homme qui pense mieux qu'il ne peut exécuter.*

En particulier cette insuffisance dans la pratique du dessin le mettoit hors de portée de peindre ni de composer rien de héroïque ni d'allégorique, encore moins de rendre les figures d'une certaine grandeur. Les quatre Saisons qu'il a peintes dans la salle à manger de *M. Crozat* en sont une preuve. Elles sont presque demie nature; et, quoi qu'il les ait exécutées d'après les esquisses de *M. de la Fosse*, on y voit tant de manière et de sécheresse qu'on n'en sauroit rien dire de bon. Ces tableaux cependant ne difèrent de sa façon de traiter ses petits sujets que par le nud et par les draperies qui sont d'un genre différent; mais cette touche fine et légère, qui fait si bien dans le petit, perd tout son mérite et devient insupportable quand elle est employée dans cette plus grande étendue qu'il a fallu employer ici.

Au fond, il en faut convenir, *Wateau* étoit infiniment maniéré. Quoique doué de certaines graces, et séduisant dans ses sujets favoris, ses mains, ses têtes, son paysage même, tout s'y ressent de ce défaut. Le goût et l'effet forment ses plus grands avantages et produisent, il est vrai, d'agréables illusions, d'autant que sa couleur est bonne, qu'elle est juste dans l'expression de ses étoffes, qui sont dessinées d'une façon piquante. Il faut dire encore qu'il n'a guères peint que des étoffes de soie toujours sujettes à donner des petits plis. Mais ses draperies étoient bien jettées, l'ordre des plis étoit vrai, parce qu'il les dessinait toujours sur le naturel, et qu'il ne s'est jamais servi de mannequin. Le choix des couleurs locales de ses draperies étoit bon, et ne choquoit jamais l'accord. Enfin sa touche fine et légère donnoit à toute son exécution un air piquant et animé. A l'égard de son expression je n'en puis rien dire : car il ne s'est jamais exposé à rendre aucune passion.

Cependant M. Crozat qui aimoit les artistes, lui offrit sa table et un logement chez lui. Il les accepta. Cette belle maison, qui renfermoit alors un plus grand nombre de trésors pour la Peinture et pour la Curiosité que jamais particulier a peut être réuni sous sa main, fournit mille nouveaux secours à *Wateau*. Mais ce qui piqua le plus son goût, ce fut cette belle et nombreuse collection de dessins des plus grands maîtres qui faisoit partie de ces trésors. Il étoit sensible à ceux de *Giacomo Bassan*. Mais plus encore aux études de Rubens et de *Van Dyck*. Les belles fabriques, les beaux



Heliog. Dujardin

A. Quantin Imp. Edit

FIGURE DU PRINTEMPS
(Collection de Goncourt)

sites, et le feuillé plein de goût et d'esprit des arbres du *Titien* et du *Campagnol*, qu'il voïoit, pour ainsi dire, à découvert, le charmèrent. Et, comme il est naturel de voir les choses par rapport à l'utilité qu'on en peut retirer, il donnoit volontiers la préférence à ces dernières parties sur l'ordonnance, la composition et l'expression des grands peintres d'Histoire dont l'objet et les talents étoient si éloignés du sien. Il se contentoit de les admirer, sans chercher à se les appliquer par aucune étude particulière, dont aussi bien il n'auroit pu tirer beaucoup de secours.

Ce fut là que nous lui préparions, *M. Henin*, cet ami dont j'ai parlé ci dessus et moi, un nombre infini de desseins, d'après les Etudes des meilleurs maîtres flamans, et de ces grands Paisagistes Italiens, et que nous avancions assés pour qu'en y donnant quatre coups il en avoit l'effet. C'étoit le servir selon son inclination : car il aimoit en tout à l'avoir promptement. C'étoit aussi, je le dirai toujours, la partie de la Peinture à laquelle il étoit le plus sensible.

Le genre du petit y conduit à peu de frais. Un rien en produit ou en altère l'expression. La chose est au point que quelquefois on pourroit soupçonner le hazard d'en avoir le principal honneur. *Wateau*, pour accélérer son effet et son exécution, aimoit à peindre à gras. Cette manœuvre a eu toujours beaucoup de partisans, et les plus grands maîtres en ont fait usage. Mais pour l'emploïer avec succès il faut avoir fait de grandes et d'heureuses préparations, et *Wateau* n'en faisoit presque jamais. Pour y suppléer en quelque façon, il étoit dans l'habitude, quand il reprenoit un tableau, de le frotter indifféremment d'huile grasse et de repeindre par dessus. Cet avantage momentané a par la suite fait un tort considérable à ses tableaux : à quoi a encore beaucoup contribué une certaine malpropreté de pratique qui a du faire tourner ses couleurs. Rarement il nettoïoit sa palette et étoit souvent plusieurs jours sans la charger. Son pot d'huile grasse dont il faisoit un si grand usage, étoit rempli d'ordures et de poussière et mêlé de toutes sortes de couleurs qui sortoient de ses pinceaux à mesure qu'il les y trempoit. Combien cette manière de procéder n'étoit-elle point éloignée des soins extraordinaires qu'ont pris certains peintres Hollandois pour travailler proprement. L'on cite entre autres sur ce point *Gerard Dow* et l'on remarque qu'il broïoit ses couleurs sur une glace, qu'il prenoit des

précautions infinies pour empêcher qu'elles fussent altérées par le moindre atôme de poussière et nettoïoit toujours lui-même sa palette et jusqu'à la hante de ses pinceaux, ce que le dernier auteur de la Vie des peintres a plaisamment entendu de son manche à balai, trompé par la double signification du mot hollandois qui suivant l'endroit et les circonstances où on l'emploie, signifie tantôt une hante de pinceau, tantôt un manche à balai, mais qui ne devoit pas faire d'équivoque ici.

Au reste, je ne crois pas que vous regardiés ces détails comme des minuties. Ils m'ont paru nécessaires à rapporter pour recommander ce soin et cette propreté dans l'emploi des couleurs; condition trop essentielle pour la conservation et la durée des tableaux, pour n'en point relever hautement le défaut à ceux qui y ont manqué aussi fortement qu'a fait *Watteau*. C'étoit sa paresse et son indolence qui l'y conduisoient encore plus que certaine vivacité, que le désir et même le besoin de jeter promptement sur la toile quelque effet conçu, peut inspirer. Il en étoit saisi quelquefois mais beaucoup moins que du plaisir de dessiner. Cet exercice avoit pour lui un attrait infini, et quoique la plupart du tems la figure qu'il dessinoit d'après le naturel n'avoit aucune destination déterminée, il avoit toute la peine du monde à s'en arracher.

Je dis que le plus ordinairement il dessinoit sans objet. Car jamais il n'a fait ni esquisse ni pensée pour aucun de ses tableaux, quelques légères et quelques peu arrêtées que ç'a pû être. Sa coutume étoit de dessiner ses études dans un livre relié, de façon qu'il en avoit toujours un grand nombre sous sa main¹. Il avoit des habits galans et quelques uns de comiques, dont il revêtoit les personnes de l'un et de l'autre sexe selon qu'il en trouvoit qui vouloient bien se tenir, et qu'il prenoit dans les attitudes que la nature lui présentoit, en préférant volontiers les plus simples aux autres. Quand il lui prenoit en gré de faire un tableau il avoit recours à son recueil. Il y choisissoit les figures qui lui convenoient le mieux pour le moment. Il en formoit ses groupes le plus souvent en conséquence d'un fonds de paysage qu'il avoit conçu ou préparé. Il étoit rare même qu'il en usât autrement.

1. Watteau laissa en mourant une grande quantité de dessins. Il les légua à quatre de ses amis : M. de Julienne, l'abbé Haranger, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, MM. Hénin et Gersaint. (*Cat. de Lorangère.*)



Hehoô, Dujardin

A Quantin Imp. Edit

TÊTES D'ÉTUDE
(British Museum)

Cette façon de composer, qui n'est assurément pas à suivre, est la véritable cause de cette uniformité qu'on peut reprocher aux tableaux de *Watteau*. Indépendamment de ce que, sans s'en apercevoir, il répétoit très souvent la même figure; ou parce qu'elle lui plaisoit, ou parce qu'en cherchant ç'avoit été la première qui s'étoit présentée à lui. C'est encore ce qui donne aux estampes gravées d'après lui une espèce de monotonie et de rapport général qui n'en permettent nullement la quantité. En un mot, à la réserve de quelques uns de ses tableaux, tels que l'Accordée ou la noce de village, le Bal, l'Enseigne faite pour le sieur Gersaint¹, l'Embarquement de Cythère, qu'il a peint pour sa réception dans notre Académie et qu'il a répétée, ses compositions n'ont aucun objet. Elles n'expriment le concours d'aucune passion et sont, par conséquent, dépourvues d'une des plus piquantes parties de la peinture, je veux dire l'action. Elle seule, comme vous sçavez, Messieurs, peut communiquer à votre composition, surtout dans l'Heroïque, ce feu sublime qui parle à l'esprit, le saisit, l'entraîne et le remplit d'admiration.

N'oublions point de remarquer ici que *Watteau* ne fut reçu en votre Académie que plus de cinq ans après y avoir été agréé; c'est-à-dire le 28 aout 1717. Son indolence à faire et à fournir le tableau requis pour consommer cet ouvrage fut la seule cause de ce retardement. Il avoit même fallu plusieurs citations pour le mettre en règle à cet égard.

Les agréments et les commodités sans nombre qu'il trouva chez *M. Crozat* ne purent empêcher qu'il ne se dégoutât encore de ce désirable

1. « A son retour à Paris, qui étoit en 1721, dans les premières années de mon établissement, il vint chez moi me demander si je voulois bien le recevoir et lui permettre, pour se *dégourdir les doigts*, ce sont ses termes, si je voulois bien, dis-je, lui permettre de peindre un plafond, que je devois exposer en dehors : j'eus quelque repugnance à le satisfaire, aimant beaucoup mieux l'occuper à quelque chose de plus solide; mais, voyant que cela lui feroit plaisir, j'y consentis. L'on sçait la réussite qu'eut ce morceau : le tout étoit fait d'après nature, les attitudes en étoient si vraies et si aisées; l'ordonnance si naturelle; les groupes si bien entendus qu'il attiroit les yeux des passants; et même les plus habiles peintres vinrent à plusieurs fois pour l'admirer : ce fut le travail de huit journées, encore n'y travailloit-il que les matins, sa santé délicate ou pour mieux dire sa foiblesse, ne lui permettant pas de s'occuper plus longtemps. C'est le seul ouvrage qui ait un peu aiguë son amour-propre; il ne fit point difficulté de me l'avouer. *M. de Julienne* le possède actuellement dans son cabinet et il a été gravé par ses soins. » (*Cat. de Lorangère.*)

sejour¹. Il en sortit pour aller demeurer avec *M. Vleughels*, son ami, qui depuis est mort, directeur de l'Académie de Rome. Mais il en emporta un fonds précieux de connoissances qu'il s'y étoit fait par cette étude assidue et réfléchie des desseins des grands maîtres. Ses ouvrages ont donné dans la suite de sa vie d'amples preuves de cette augmentation de sçavoir.

Cependant, frappé de la malheureuse inconstance d'un homme de ce mérite, j'étois fâché de voir que sa légèreté ne lui permettoit pas de jouir d'aucun bien-être présent et en bannissoit même toute espérance pour l'avenir. Je remarquois avec une véritable peine qu'il étoit continuellement la dupe de tout ce qui l'entouroit. Et en cela d'autant plus à plaindre que son esprit démêloit tout, tandis que sa foiblesse l'emportoit, enfin que la délicatesse de son tempérament augmentoit de jour en jour et tendoit à un dépérissement capable de le mettre fort mal à son aise. Je lui représentai sur tout cela qu'il avoit de bons amis, mais que l'usage du monde apprenoit le peu de fonds qu'il falloit faire sur les hommes quand on éprouvoit l'adversité : J'ajoutai que ceux qui pensoient plus dignement pouvoient mourir. J'emploiai toutes les raisons que sa situation ne fournissoit que trop à mon amitié. Je les appuiai même sur le goût de l'indépendance que la nature sembloit lui avoir imprimé, et que, pour l'ordinaire, les talens se plaisent assés à adopter... A tout ce beau sermon je n'eus d'autre reponse que celle-ci, à la verité après un remerciement personnel : *Le pis aller, n'est-ce pas l'hospital? On n'y refuse personne.* J'avoue que je restai tout court à cette solution et que je gardai le silence. J'eus lieu de me flatter cependant que mes représentations n'avoient point absolument porté à faux et qu'elles avoient du moins fait en lui une de ces impressions qui, pour être sourdes pendant quelque tems, n'en sont pas moins fructueuses dans la suite. Car il eut plus d'attention à ses affaires, et, dans l'occasion, consulta des amis éclairés, tels que *M. de*

1. L'amour de la liberté et de l'indépendance le fit sortir de chez *M. Crozat* : il voulut vivre à sa fantaisie et même obscurément : il se retira chez mon beau-père dans un petit logement et défendit absolument de découvrir sa demeure à ceux qui la demanderoient. (*Catalogue de Lorangère.*)

*Julienne*¹ qui lui sauva et lui conserva des effets que sa succession a recueillis, et qui, sans compter les desseins qu'il laissa à ses amis, se sont montés à plus de neuf mille livres.

1. A l'appui de cette bonne amitié de Watteau et de M. de Julienne, nous empruntons aux *Archives des Arts* trois précieuses lettres de Watteau à M. de Julienne, publiées sur copies; et le public ne se fâchera pas que nous empruntons à la suite une autre lettre de Watteau à Gersaint :

A MONSIEUR DE JULIENNE, DE LA PART DE WATTEAU, PAR EXPRES.

De Paris, le 3 de mai.

Monsieur !

Je vous fais le retour du grand tome premier de l'Écrit de Leonardo de Vincy, et en mesmes temps je vous en fais agréer mes sincères remerciements. Quand aux Lettres en manuscrit de P. Rubens, je les garderai encore devers moi, si cela ne vous est pas trop désagréable, en ce que je ne les ai pas encore achevées! Cette douleur au côté gauche de la tête ne m'a pas laissé sommeiller depuis mardi, et Mariotti veut me faire prendre une purge dès demain au jour, il dit que la grande chaleur qu'il fait l'aidera à souhait. Vous me rendrez satisfait au delà de mon souhait, si vous me rendez visite d'ici à dimanche; je vous montrerai quelques bagatelles comme les paysages de Nogent que vous estimés assez par cette raison que j'en fis les pensées en presence de madame de Julienne à qui je baise les mains très respectueusement.

Je ne fais pas ce que je veux, en ce que la pierre grise et la pierre de sanguine sont fort dures en ce moment, je n'en puis avoir d'autres.

A. WATTEAU.

A MONSIEUR DE JULIENNE, DE LA PART DE WATTEAU.

De Paris, le 2 de septembre.

Monsieur !

Par le retour de Marin qui m'a apporté la venaison qu'il vous a plu m'envoyer dès le matin, je vous adresse la Toile ou j'ai peinte la teste du sanglier et la teste du renard noir, et vous pourrez les dépecher vers M. de Losmenil, car j'en ai fini pour le moment. Je ne puis m'en cacher, mais cette grande toile me resjouit et j'en attends quelque retour de satisfaction de votre part et de celle de madame de Julienne qui aime aussi infiniment ce sujet de chasse comme moi-mesme. Il a fallu que Gersaint m'ammenât le bon homme La Serre pour agrandir la toile au costé droit, ou j'ai ajousté les chevaux dessous les arbres, car j'y éprouvais de la gesne depuis que j'y ai ajousté tout ce qui a été décidé ainsi. Je pense reprendre ce costé là des lundi à midi passé, parce que dès le matin je m'occupe des pensées à la sanguine. Je vous prie de ne pas m'oublier envers madame de Julienne à qui je baise les mains.

A. WATTEAU.

A MONSIEUR DE JULIENNE.

Monsieur !

Il a plu à Monsieur l'Abbé de Noirterre de me faire l'envoi de cette toile de P. Rubens où il y a les deux testes d'anges, et au dessous sur le nuage cette figure de femme plongée dans la contemplation. Rien n'auroit sçu me rendre plus heureux assurément si je ne restois persuadé que c'est par l'amitié qu'il a pour vous et pour M. votre neveu, que Monsieur de Noirterre se dessaisit en ma faveur d'une aussi rare peinture que celle-là. Depuis ce moment ou je l'ai reçue, je ne puis rester en repos, et mes yeux ne se lassent pas de se retourner vers le pupitre ou je l'ai placée comme dessus un tabernacle! on ne sauroit se persuader facilement que P. Rubens aie jamais rien fait de plus achevé que cette toile. Il vous plaira, Monsieur, de faire agréer mes véritables remerciements à Monsieur l'abbé de Noirterre jusques a ce que je puisse les luy adresser par moy-mesme. Je prendrai le moment du messenger d'Orléans prochain pour lui escrire et lui envoyer le tableau du Repos de la Ste-Famille que je lui destine en reconnaissance.

Votre bien attaché amy et serviteur, Monsieur!!

A. WATTEAU.

A MONSIEUR GERSAINT, MARCHAND SUR LE PONT NOTRE-DAME, DE LA PART DE WATTEAU.

Mon ami Gersaint,

Oui, comme tu le désires, je me rendrai demain à diner, avec Antoine de la Roque, chez toi. Je compte aller à la messe à dix heures à St-Germain-de-Lauxerrois; et assurément je seroi rendu chez toi à midi, car je n'auroi avant qu'une seule visite à faire à l'ami Molinet qui a un peu de pourpre depuis quinze jours.

En attendant, ton amy

A. WATTEAU.

Mais son instabilité naturelle l'ayant encore fait quitter *M. Vleughels*, il ne faisoit plus qu'errer de différents cotés. Elle le livroit aussi chaque jour à des connoissances nouvelles. Le malheur voulut que parmi celles-ci il s'en trouva qui lui exagérèrent le séjour de l'Angleterre avec ce fol enthousiasme, qu'on ne trouve en bien des gens, que parce qu'ils n'y ont jamais voïagé. Il ne lui en falloit pas d'avantage pour diriger sur ce païs le désir qui le dominoit sans cesse de changer de lieu. Il partit en 1719, arriva à Londres, y travailla, mais s'y déplût bientôt, par la triste vie qu'étant étranger sans parler ni entendre la langue, il y menoit nécessairement. Cependant, quoique françois, il y fut assés accueilli et ne laissa pas de faire ses affaires du coté de l'utile. Mais, au bout d'environ un an, les brouillards et la fumée du charbon de terre qu'on y respire, altérèrent en lui une santé que, dans la vérité, un air plus pur ne nous auroit jamais conservée long tems : car, des avant le voïage, il avoit la poitrine attaquée¹. Il revint donc en France et à Paris.

L'âge et les maladies ont rarement servi à diminuer nos défauts. *Watteau*, plus vieux qu'un autre par le caractère de son esprit et toujours plus malade depuis son retour, devint encore plus incommode à lui même qu'il ne l'avoit jamais été. Les lieux, qui autrefois lui plaisoient le plus, les

1. On trouve dans l'Œuvre de Watteau de la Bibliothèque nationale une planche curieuse, dessinée à Londres par lui, et gravée seulement en 1739 par Arthur POUND. C'est le portrait du docteur Misaubin, un docteur long comme une maladie, tenant à la main droite un tricorne d'où s'échappe le long crêpe dans lequel Hoffmann fera trébucher le conseiller Krespel; tout autour du maigre docteur, des tombeaux, des sarcophages et un terrain semé de têtes de morts. Mariette a écrit au bas de sa fine et calomnieuse plume : « C'étoit un chirurgien françois réfugié en Angleterre, grand charlatan qui se vançoit d'avoir des pilules, remède immanquable contre la v..., lui seul en étoit persuadé, car, avec ces pilules, qui devoient faire, à ce qu'il disoit, la fortune de sa famille après sa mort, notre docteur étoit misérable et périssoit de faim. Watteau, qui peut-être avoit éprouvé l'insuffisance du remède, dessina cette charge dans un café pendant son séjour à Londres. » Eh! non, ce n'est pas ce que vous voudriez bien dire, charitable Mariette; c'est l'innocente plainte d'un pauvre diable de corps très vertueux contre l'insuffisance de la médecine. C'est, reprise par Watteau, la triste plaisanterie de Molière qui se meurt, jouant les médecins. Mourant, Watteau armera encore ses crayons contre le corps guérisseur qui ne défend de la mort, ni les poèmes commencés, ni les tableaux ébauchés. A Nogent, le voilà, bien malade, qui crayonne la Faculté bâlée, dans le cortége de ces amusants Purgons, qui font tant rire les enfants; et il ne laisse échapper le cri de son mal, de ses douleurs, de son agonie, qu'au bas de la caricature :

hommes, ses amis même, lui devinrent insupportables. Il imaginoit que l'air de la campagne lui feroit du bien. L'abbé *Haranger*, qui étoit du nombre de ces derniers, lui fit prêter, par *M. Le Fevre*, alors intendant des Menus et aujourd'hui un de vos honoraires, sa maison de Nogent, auprès de Vincennes. Au point où étoit venu sa maladie, il n'y fit que languir, et toutes fois méditoit encore un nouveau changement qu'il eût exécuté si ses forces l'avoient pu permettre. Il vouloit aller reprendre son air natal. On pourroit ne le point accuser d'inconstance par rapport à ce dernier projet. C'est presque toujours la ressource finale des malades de langueur ; ressource autorisée, même provoquée par les médecins, quand ils ne savent plus que dire, lorsque la proposition des eaux ou les eaux elles mêmes n'ont pas réussi. La mort ne lui en laissa pas le tems et l'enleva le 18 juillet 1721, âgé de 37 ans¹. Il mourut avec tous les sentimens de reli-

1. La mort de Watteau laissa un regret au cœur de ses amis, les amateurs. M. de Julienne plaça en tête des eaux-fortes, d'après les dessins de Watteau, une notice pieuse. Crozat écrivait le 11 août 1721, à la Rosalba : « Nous avons perdu le pauvre Watteau qui a fini ses jours le pinceau à la main. Ses amis, qui doivent publier un discours sur sa vie et son rare mérite, ne manqueront pas de rendre hommage au portrait que vous lui avez fait à Paris, quelque tems avant sa mort. » Watteau avait retrouvé dans la Rosalba l'accent et la couleur de ces maîtres vénitiens qu'il aurait voulu voir chez eux ; et le 20 septembre 1719, il faisait écrire par son ami Vleughels à la Vénitienne : — « Nous avons ici beaucoup d'appréciateurs qui estiment infiniment votre talent... Un excellent homme, M. Watteau, duquel vous aurez sans doute entendu parler, a le plus grand désir de vous connaître, et d'avoir un petit ouvrage de votre main, en échange il vous enverroit un des siens, ou, s'il ne pouvoit, l'équivalent... C'est mon ami, il demeure avec moi, il me prie de vous présenter ses respects les plus humbles et désire une réponse favorable. » La Rosalba fit mieux que ce que pouvait attendre Watteau ; elle vint à Paris et fit le portrait de Watteau. *Diario da Rosalba. Carriera, Venezia, 1793*. Ce portrait fut vendu en 1769 à la vente de Lalive de Jully, 123 livres. — Mariette seul écrivait sèchement et sans amitié : « Antoine Watteau, né à Valenciennes, en 1684, est mort en 1721. Après être sorti de chez Gillot, il entra chez Claude Audran, célèbre peintre d'ornemens qui, en qualité de concierge, demuroit au Luxembourg, et qui se servoit utilement de Watteau pour enrichir de ses figures agréables les compositions d'ornemens dont il fournissoit les dessins, et pendant ce temps là Watteau eut occasion de voir et d'étudier les peintures de Rubens qui sont au Luxembourg, d'en connoître la magie, et de la faire passer dans ses tableaux, alors il put se produire et montrer tout ce qu'il valoit. Son genre de peindre fut goûté, il fut reçu avec applaudissemens à l'Académie, chacun s'empressa pour avoir de ses ouvrages ; M. Crozat le jeune lui proposa de peindre un appartement chez lui et Watteau l'accepta d'autant plus volontiers qu'il crut ne devoir pas perdre une si belle occasion qui le mettoit à portée de puiser de nouvelles connoissances dans les dessins et les tableaux des grands maîtres dont cette maison étoit remplie. Il n'y demeura pourtant pas longtems. Son inconstance lui faisoit changer de domicile à chaque

gion qu'on pourroit désirer et les derniers jours de sa vie il s'occupa à peindre un Christ en croix pour le curé de Nogent¹. Si ce morceau n'a pas

instant. Il demeuroit avec Vleughels dans la maison du neveu de M. Le Brun sur les fossés de la Doctrine chrétienne, lorsque des idées de fortune le firent passer à Londres où il travailla peu et dont il revint traînant avec lui l'ennui et le dégoût qui l'accompagnoient partout. Une santé absolument délabrée; le spectacle affreux d'une mort prochaine aggravèrent ses maux, il se retira chez un ami au village de Nogent, près Vincennes, et il y mourut. Une des personnes avec laquelle il fut lié le plus intimement fut M. de Julienne, qui, pendant un tems, posséda lui seul presque tous les tableaux qu'avoit peints Watteau. Le peintre mettoit de la finesse dans son dessin sans avoir jamais pu dessiner la grande manière. La touche de son pinceau, de même que celle du crayon, est des plus spirituelles, les tours de ses figures des plus agréables, ses expressions assez communes, mais gracieuses, sa couleur brillante, son travail léger. Il eut un malheur, ce fut celui de se dégouter trop aisément de ce qu'il avoit fait. On lui a vû effacer des parties de tableaux heureusement pensées et aussi heureusement exécutées pour leur substituer quelquefois d'autres choses fort inférieures. Il n'étoit point curieux de la propreté, et cela, joint au trop grand usage qu'il fit de l'huile grasse, a beaucoup nui à ses tableaux. Presque tous ont perdu. Ils ne sont plus du ton qu'ils avoient lorsqu'ils sont sortis de ses mains. » Note manuscrite de l'*Abece-dario* de Mariette. Bibl. Imp. Cabinet des estampes.

Le *Mercur*e, qui ne s'occupait guère de la mort des artistes, enregistra, en ces termes, la mort de Watteau, août 1721 : « .. Le gracieux et élégant peintre dont nous annonçons la mort, étoit fort distingué dans sa profession. Sa mémoire sera toujours chère aux vrais amateurs de la peinture. Rien ne le prouve mieux que le prix excessif auquel sont aujourd'hui ses tableaux de chevalet et petites figures. »

Plus de vingt ans après la mort de Watteau, ce que le *Mercur*e appelle « prix excessif » n'avait guère monté. A la vente de Quentin de Lorangère (1744), *Un concert*, de 2 pieds 10 pouces 1/2 de large, sur 2 pieds de haut, fut vendu 361 liv. *Un jeu d'enfants*, original de Watteau, de 2 pieds 2 pouces 3/4 de large, sur un pied 8 pouces 1/2 de haut, fut adjugé 46 liv. — Un petit tableau, peint sur bois, représentant une scène de tragédie, de 8 pouces 1/2 de large, sur 6 pouces 1/2 de haut, n'atteignit que 37 liv. 5 sols, à la vente du chevalier de La Roque (1745). — *Les Fatigues et Délassements de la Guerre*, gravés par Crépy, furent adjugés à Gersaint pour 680 liv., à la vente de M. de Julienne (1767). *Les Fêtes vénitiennes*, gravées par Cars, vendues 2,615 liv. *La Sérénade italienne*, gravée par Scotin, 1,051 liv. *L'Amour désarmé*, gravé par Audran, 499 liv. 19 sols. *Un mezzetin jouant de la guitare dans un jardin*, 700 liv. un sol. *Le Dénicheur de moineaux*, gravé par Boucher, 175 livres. Le portrait de Watteau, à mi-corps, peint par lui-même, 24 livres. — A la vente Blondel de Gagny (1776), *les Occupations selon l'âge*, peinture sur vélin, vendues 2,999 livres; *les Champs-Élysées*, 6,515. Alors commençait à être seulement reconnue la valeur de Watteau, et à la vente de Randon de Boisset (1777), *les Fêtes vénitiennes*, provenant du cabinet de M. de Julienne, montaient à 5,999 liv. 19 sols, et *la Sérénade italienne*, sortie du même cabinet, était poussée à 2,600 livres.

1. Le curé de Nogent, cette bonne figure de curé que Watteau avait fait innocemment grimacer sous l'habit de Gilles, l'exhortant à la mort et lui présentant un crucifix grossier, Watteau lui dit : « Otez-moi ce crucifix, il me fait pitié; est-il possible qu'on ait si mal accommodé mon maître? » — *Abrégé de la vie des plus fameux peintres*, par d'Argenville.

la noblesse et l'élégance qu'un tel sujet exige, il a du moins l'expression de douleur et de souffrance qu'éprouvoit le malade qui le peignoit.

Wateau avoit le cœur droit et sa résignation a du être sincère. D'ailleurs il n'étoit emporté par aucune passion, aucun vice ne le dominoit et il n'a jamais fait aucun ouvrage obscène. Il poussa même la délicatesse jusqu'à désirer quelques jours avant sa mort de ravoïr quelques morceaux qu'il ne croïoit pas assés éloignés de ce genre, pour avoir la satisfaction de les bruler ; ce qu'il fit.

Au reste, il étoit de moïenne taille, il n'avoit point du tout de phisionomie, ses yeux n'indiquoient ni son talent ni la vivacité de son esprit. Il étoit sombre, mélancolique, comme le sont tous les atrabilaires, naturellement sobre et incapable d'aucun excès. La pureté de ses mœurs lui permettoit à peine de jouir du libertinage de son esprit, et on s'en apercevoit rarement dans ses discours¹.

M. l'abbé Fraguier, si connu par son esprit et son goût pour les lettres, a honoré la mémoire de *Wateau* par une épitaphe en vers latins que je vais avoir la satisfaction de déposer ici. Il me l'avoit donnée, et ne prévoïant pas l'usage que je puis en faire aujourd'hui, j'en avois fait present à M. de Julienne pour la rapporter à la fin de son abrégé de la vie de *Wateau*. Elle est digne de vos fastes et je la joins ici comme un bien qui vous appartient. Cependant elle a été faite avec quelques circonstances que je crois devoir vous communiquer.

Les ouvrages de Wateau plaisoient généralement à tout le monde, étant à la mode, cela n'est pas étonnant. Mais il est des hommes d'un

1. Voici le portrait que Gersaint fait de Watteau : « Watteau étoit de moyenne taille et d'une foible constitution, il avoit le caractère inquiet et changeant, il étoit entier dans ses volontés, libertin d'esprit, mais sage de mœurs; impatient, timide, d'un abord froid et embarrassé, discret et réservé avec les inconnus, bon, mais difficile ami; misantrophe, même critique malin et mordant, toujours mécontent de lui même et des autres et pardonnant difficilement; il aimoit beaucoup la lecture; c'étoit l'unique amusement qu'il se procuroit dans son loisir; quoique sans lettres, il décidoit assez sainement d'un ouvrage d'esprit. » — (*Cat. de Lorangère.*) — Voici le portrait que fait de Watteau M. de Julienne : « Watteau étoit de moyenne taille et de constitution foible, il avoit l'esprit vif et pénétrant, et les sentiments élevés, il parloit peu, mais bien, et écrivoit de même, il méditoit presque toujours; grand admirateur de la nature et de tous les maîtres qui l'ont copiée, le travail assidu l'avoit rendu un peu mélancolique. D'un abord froid et embarrassé, ce qui le rendoit quelquefois incommode à ses amis et souvent à luy même, il n'avoit point d'autre défaut... »

ordre supérieur dont il est toujours glorieux d'avoir mérité le suffrage. Celui dont il s'agit ici le sera à jamais à la mémoire de *Wateau*. Pendant qu'il vivoit, j'avois souvent vu ses ouvrages exciter en M. l'abbé *Fraguier* un certain ravissement qui prouvoit bien l'étendue et la sagesse de son goût. Sa profonde érudition en ce qui concerne la peinture ancienne et tout ce qu'elle offre de sujets d'admiration, ne l'empêchoit pas de rendre justice et d'être sensible aux talens de ce maître moderne. A sa mort, je fus témoin des regrets qu'il en fit, et de l'éloge sur lequel il les fondeoit, en présence de plusieurs dignes amis qui s'assembloient ordinairement chez lui, éloge prononcé avec une si grande abondance de sentiment qu'elle me saisit et me porta à lui dire avec chaleur que, s'il vouloit bien l'écrire, *Wateau* étoit immortel.

Il y consentit ; mais exigea de moi que, pour y procéder avec plus de justesse, je lui donnasse une espèce de cannevas des points essentiels et distinctifs du mérite de *Wateau*. Charmé de procurer à un artiste que j'avois aimé, l'honneur d'être célébré par un sçavant d'un goût si reconnu, j'écrivis succinctement ce que sa modestie voulut bien m'imposer ainsi. Elle m'a toujours paru si admirable dans un homme aussi supérieur qu'il l'étoit que j'ai cru ne devoir pas vous laisser ignorer ce trait.

La situation ou je le trouvai peu de jours après, ne me paroît pas moins digne de vous être rapportée.

Il avoit emprunté un des tableaux de *Wateau* qui l'affectoit le plus et l'avoit placé devant lui en composant les beaux vers dont nous lui sommes redevables¹. J'avoue que cette façon de s'inspirer d'après le tableau me frappa ; et me parut offrir un bel exemple de la manière que les peintres doivent à leur tour copier les poètes. L'union des deux musés me fit voir en ce moment un tableau bien agréable et bien flateur pour la peinture.

Heureux les peintres qui méritent assés des gens de lettres pour les inspirer ainsi. Tout ce qui vous rapprochera d'eux ; tout ce qui les unira à vous, Messieurs, est un avantage réciproque que mon attachement pour la peinture et mes sentimens pour votre Académie me feront toujours désirer avec ardeur.

1. Ces vers, sans aucune valeur, ont été publiés par M. de Julienne dans son *Abrégé de la vie de Watteau*.

REPONSE

FAITE A MONSIEUR LE COMTE DE CAYLUS

A L'OCCASION DE CETTE VIE DE FEU M. WATTEAU

PAR M. COYPEL

Ecuyer, Peintre du Roi, Directeur de l'Académie.

MONSIEUR,



CE que nous venons d'entendre fait connoître en vous le parfait ami et l'équitable connoisseur. Le connoisseur a sçu donner une juste mesure aux loüanges dont l'ami souvent est prodigue à l'excès.

Il faut en convenir, monsieur, sans cette sage modération, les éloges dictés par l'amitié peuvent devenir préjudiciables à ceux qu'elle veut exalter.

Nous blessons l'amour-propre des gens qui nous écoutent, en leur parlant d'un homme dans lequel nous ne voulons reconnoître aucun défaut, et l'on ne blesse presque jamais l'amour-propre impunément.

Je dis plus, lorsque nous en usons ainsi, nous devenons suspects aux auditeurs les plus modestes et les plus désintéressés : puisque l'expérience ne nous prouve que trop l'impossibilité d'atteindre à la perfection.

Enfin, monsieur, nous avons beau parler d'un mort, quand il s'agit de citer ses rares talens, le sûr moïen pour disposer ceux qui ont été ses rivaux, à nous croire et peut être à lui pardonner, c'est de convenir comme vous venez de faire, de ce que la critique pouvoit trouver à reprendre dans ses ouvrages et même dans son caractère.

Expliquons nous cependant. Je ne prétends pas dire qu'en pareil cas pour acquérir la confiance que les hommes accordent à l'impartialité, l'on doive ramasser avec légèreté des anecdotes souvent fausses; capables de ridiculiser ou de flétrir la mémoire d'un illustre artiste. On se trompe bien lourdement lorsqu'on imagine que pour rendre un écrit de cette nature plus curieux, plus intéressant et plus recommandable, il soit besoin d'y insérer des choses qui font mépriser, ou prendre en horreur celui qui a consacré ses veilles pour mériter nos suffrages.

L'écrivain qui suit ce faux principe attriste le lecteur. L'honnête homme est affligé quand il se voit dans la nécessité de mésestimer quiconque a su lui plaire. Mais ce même honnête homme qui gémit souvent à la vue de ses propres imperfections n'est pas toujours fâché d'apprendre que celui qui mérita l'admiration du public n'étoit pas absolument exempt des défauts attachés à l'humanité.

Je le redis encore, monsieur, dans ce que nous venons d'entendre vous avés trouvé le point juste. Permettés moi d'ajouter que pour faire l'éloge historique de *M. Watteau* vous avez choisi un genre d'écrire, qui pour les graces naïves et, si j'ose le dire, pour les touches piquantes, ne peut se comparer qu'à l'aimable genre de peindre de cet excellent homme.

Lecture a été faite par le secrétaire soussigné de la vie de *M. Watteau* ci-devant transcrite, après laquelle lecture *M. le Directeur* a adressé à *M. le comte de Caylus*, auteur de cette Vie, le Discours en forme de réponse ici rapportée de suite. Le tout en l'assemblée tenue pour les conférences le 3 février 1748.

LEPICIÉ.

NOTULES



UN mot, sur le manuscrit découvert, un jour faste, chez le bouquiniste de l'arcade Colbert, M. Lefèvre, — le manuscrit dont nous avons extrait la vie de Watteau.

C'est un in-quarto, relié en veau, fleurdelisé sur le dos et les plats. Il porte pour titre : CONFÉRENCES ET DÉTAILS D'ADMINISTRATION DE L'ACADÉMIE ROÏALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE. *Rédigé et mis en ordre par Hulst.* ANNÉE MDCCXLVIII.

Il ouvre par un journal des séances de l'Académie pendant ladite année, du plus grand intérêt pour la connaissance de l'histoire intime du vieux corps académique. Puis se succèdent pêle-mêle, avec des biographies d'académiciens, des *Observations sur les avantages des Conférences Académiques* par Desportes, des *Dissertations sur la Poésie dans l'art de la Peinture* par Watelet, des *Discours de Coppel sur les devoirs d'un digne Premier Peintre du Roi*, des *Dissertations sur les devoirs de l'Amateur Académique* par le comte de Caylus; biographies, observations, dissertations toutes certifiées à la fin par la signature de Lepicié. Les biographies d'académiciens contenues dans ce volume sont celles d'Eustache Lesueur, de Lemoyne, de Trémolières, de François Desportes, de Robert le Lorrain, de Watteau. La biographie de Watteau était la seule qui, manquant aux papiers de l'École des Beaux-arts, n'avait pu être comprise par MM. Dussieux et Soulié dans leurs *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de Peinture et de Sculpture*.

Le peintre très médiocre, au dire de Caylus, de Gersaint, d'Argenville, chez lequel fut placé Watteau par son père, était un peintre du nom de Jacques-Albert

Gérin, une espèce de peintre officiel de la municipalité valenciennoise, dont Hécart, tout en vantant, dans un patriotisme de clocher, « la correction du dessin, la sagesse des compositions, la belle ordonnance des tableaux d'histoire », déplore l'absence de couleur; un peintre dont Valenciennes ne possède, à l'heure qu'il est, que quelques œuvres insignifiantes. Croirait-on que les écrivains du cru ont l'ambition de vouloir faire croire à un Watteau formé par ce maître et par l'enseignement de l'art valenciennois, quand on sait que le manœuvre du pont Notre-Dame, c'est Gersaint qui l'affirme, ne se *débrouilla* que chez Gillot!

Watteau était, ainsi que l'a imprimé Gersaint, le fils d'un maître couvreur et charpentier de Valenciennes, et non d'un couvreur, comme le dit Caylus. M. Cellier (*Antoine Watteau, son enfance, ses contemporains*) qui, dans l'orgueil de son patriotisme valenciennois, semble affecté qu'on puisse croire son illustre compatriote le fils d'un simple couvreur, a fait des recherches sur la famille. Il nous énumère les Watteau (Wattiau en rouchi) exerçant des positions lucratives à Valenciennes au xvii^e siècle; il nous montre Jean-Philippe Watteau, père du peintre, chargé d'importantes entreprises comme de la couverture de la petite boucherie, de l'école dominicale, des casernes, de la citadelle, etc.; il nous le fait voir dans sa bourgeoisie aisée (Gersaint dit *malaisée*), possesseur d'un immeuble rue des Cardinaux, et habitant une maison neuve, bâtie au pourtour de l'abbaye de Saint-Jean.

Où est la vérité sur les facilités ou les difficultés dans lesquelles se développa la vocation de Watteau? Est-ce dans la version de M. de Caylus, qui déclare formellement la vocation de Watteau entravée par son père? Est-ce dans le texte des *Figures de Différents Caractères de Paysages et d'Études dessinées d'après nature*, où M. de Julienne, un autre ami, un autre confident, s'exprime ainsi: « Ses parents, quoique d'une fortune et d'une condition médiocres, ne négligèrent rien pour son éducation. Ils ne consultèrent même que son penchant dans le choix de la profession qu'il vouloit embrasser; ainsi, comme il avoit déjà donné des marques de l'inclinaison naturelle qu'il avoit pour la peinture, son père, qui n'avoit aucune connoissance de cet art, mais qui vouloit seconder l'envie que son fils avoit de s'y appliquer, le mit, pour en apprendre les premiers principes, chez un assez mau-

vais peintre de la même ville. » Pour moi, j'aurais une tendance à croire Caylus, dont les allégations sont confirmées par Gersaint, qui nous montre le père, après quelque temps d'apprentissage, se refusant à payer plus longtemps, et laissant partir son enfant sans argent, sans hardes. N'y a-t-il pas une preuve encore plus probante ? c'est la misère incontestable et non secourue de Watteau pendant toutes ses premières années de Paris.

D'Argenville, dans l'*Abrégé de la vie des plus fameux Peintres*, après avoir dit que Watteau, par l'ardeur de son travail, s'étant rendu assez habile pour connaître le faible mérite de son Maître, l'avait quitté pour en suivre un autre qui avait du talent pour les décorations de théâtre, ajoute : En 1702 (remarquons que c'est l'année où Watteau a dix-huit ans et où Gérin meurt), Watteau vint avec lui à Paris où l'Opéra l'avait mandé, et travailla à ce genre de peinture ; mais son maître, étant retourné en son pays, le laissa en cette ville. Et le récit est confirmé par M. de Julienne, qui déclare que Watteau, à son arrivée à Paris, « travailla d'abord sous ce peintre à ce genre d'ouvrage ».

C'est sans doute à ses premiers travaux décoratifs que la peinture de Watteau prit le goût du théâtre, dont son pinceau savant tira plus tard tant de plaisantes représentations, tant de curieux tableaux, que ce pinceau mette en scène les comédiens italiens ou les comédiens français.

LES COMÉDIENS FRANÇOIS ! Qui n'a vu cette glorieuse estampe donnant la solennelle image de la tragédie, telle qu'elle fut conçue dans le cerveau d'un Racine, et déclamée, et chantée, et dansée par une Champmeslé ; la tragédie dans le grandiose de sa pompe, de sa mimique, de sa mélopée ; la tragédie sous ce portique ordonnancé par un Perrault ; la tragédie figurée par ce quatuor, d'où les tirades semblent sortir des révérences d'un menuet ; la tragédie avec ce Roi-Soleil de l'alexandrin, en grand habit, en cuissards de broderie, couronné d'une ample perruque ; la tragédie avec cette reine tragique au superbe panier, au corsage ocellé d'une queue de paon ; la tragédie avec son confident et sa confidente, à l'attendrissement si noble et si perspectif ?

Les comédiens français, Watteau y revient, par-ci par-là, moins souvent cependant qu'aux comédiens italiens. Les comédiens italiens, les vrais amis et les

familiers de son pinceau, il en peint la famille bariolée dans cette belle et tapageuse composition qui fait le pendant des comédiens français. Il peint leur débandade pittoresque quand la Maintenon les chasse de France. Il peint leurs AMUSEMENTS. Il peint, sous la lumière des torches, leurs amours nocturnes mêlées de sérénades. Il peint leurs VACANCES, leurs ébats en pleine nature, effarouchant les canards d'une paisible mare. Il peint et repeint, sur cent panneaux, leur Mezzetin et leur Colombine. Mais tout chatoyants que soient ses tableaux, il n'y aurait guère à remercier le hasard, qui a fait travailler Watteau au début de sa carrière chez un obscur décorateur, s'il n'avait pris que la soie de leurs habits, et s'il n'avait pas eu l'idée de faire de ces types transalpins le peuple poétique de ses scènes galantes et champêtres. En effet, par l'introduction de ces baladins aériens, de ces mimes gracieux, de ces créatures musicantes, de ces élégantes incarnations du rire délicat et de la fine comédie; de ces femmes, de ces hommes d'une matérialité si vague, d'une réalité si effacée sous le symbole et le mythe, les compositions du peintre n'apparaissent plus comme des compositions du monde réel. Le gazon de ses Scènes Galantes semble foulé par des êtres allégoriques, chez lesquels l'esprit et la légèreté de touche de Watteau n'ont rien laissé de l'acteur qui a servi de modèle, et l'on a l'illusion d'un Pays Vert habité par une Création de caprice et de fantaisie.

Sur la séparation de Watteau avec Gillot, joignons le récit de Gersaint au récit de Caylus. « Jamais caractères et humeur n'eurent plus de ressemblance; mais comme ils avoient les mêmes défauts, jamais aussi il ne s'en trouva de plus incompatibles : ils ne purent vivre longtemps ensemble avec intelligence; aucune faute ne se passoit ni d'un côté ni de l'autre, et ils furent enfin obligés de se séparer tous les deux d'une manière assez désobligeante des deux parts; quelques-uns même veulent que ce fut une jalousie mal entendue que Gillot prit contre son disciple qui occasionna cette séparation; mais, ce qui est vrai, c'est qu'ils se quittèrent au moins avec autant de satisfaction qu'ils s'étoient auparavant unis. »

Watteau ne sortit pas seul de chez Gillot. Il semble avoir entraîné Lancret, auquel il conseilla, écrit Gersaint, « de *se former sur la nature même*, ainsi qu'il avoit fait. » Et si Lancret ne fut pas son élève dans le sens rigoureux d'un élève qui travaille dans l'atelier d'un peintre, il fut entièrement formé par l'étude de la

manière de Watteau, les conversations du Maître, ses savantes réflexions sur son art.

A propos de ces grands arbres du Luxembourg, que Watteau, pendant son séjour chez Audran, *dessinait sans cesse*, disons que Watteau est un grand paysagiste, un paysagiste dont l'originalité n'a pas encore été mise en relief. Le peintre qui, de la maison de campagne de Crozat à Montmorency, a fait le tableau gravé sous le nom de la PERSPECTIVE, est un créateur qui a inventé un genre neuf. Le paysage académique, autrement dit le paysage en quête d'une noblesse, d'une beauté extra-naturelle, Watteau l'a réalisé avec des qualités et des secrets qui n'ont rien des procédés et des éliminations de ses prédécesseurs et de ses contemporains. Avec ses arbres à rameaux ruisselant et cascasant jusqu'à terre, avec ses bouquets de charmille ouverts en éventail derrière une sieste d'amoureux, avec ses arcs de verdure s'ouvrant comme entre des portants de coulisses, avec ses clairières foulées par un menuet dans un rayon de soleil, avec ses grandes futaies imitant derrière les baigneuses un rideau à moitié déroulé, avec toute cette légère frondaison, touchée de sa fluide couleur, et meublée de balustres, de termes, de statues, de femmes de marbre, d'enfants de pierre, de fontaines enveloppées de pluie, Watteau a fait une nature plus belle que la nature. Mais est-ce seulement ce mélange de la vraie nature associée à un arrangement *opéradique*, qui a fait obtenir à Watteau cette victoire? Non. Watteau la doit, cette victoire, au poète dont est doublé le peintre. Regardez, dans tous ces dessous de bois, ces berceaux, ces bocages, dans toute cette ombre feuillue, regardez les trous, les jours, les percées, qui mènent toujours l'œil à du ciel, à des perspectives, à des horizons, à du lointain, à de l'infini, à de l'espace lumineux et vide qui fait rêver... L'ennoblissement dont Watteau revêt son paysage académique à lui, c'est la poésie du peintre-poète, poésie avec laquelle il *surnaturalise*, pour ainsi dire, le coin de terre que son pinceau peint. Des paysages idéalisés, des paysages atteignant, dans leur composition poétique, un certain surnaturel, auquel l'art matériel de la peinture ne semble pas pouvoir monter : c'est là le caractère du paysage de Watteau. C'est là le caractère de cette ISLE ENCHANTÉE, où, au bord d'une eau morte et rayonnante et se perdant sous des arbres transpercés d'un soleil couchant, des hommes et des femmes sont assis sur l'herbe, les yeux aux montagnes neigeuses de l'autre rive, à la plaine immense, à l'étendue sans bornes et sans limite, et tout accidentée des mirages de la lumière rasante des heures qui précèdent le crépuscule.

Cette gravure reste dans la mémoire, non comme le souvenir net d'une image, mais bien plus réellement comme la réminiscence flottante d'une description d'île enchantée, lue dans quelque livre d'imagination.

A sa sortie de chez Audran, après avoir fait à Valenciennes, indépendamment du tableau de Sirois, « plusieurs études de campements et de soldats d'après nature », qui servirent à composer toute cette pimpante série de peintures militaires, Watteau était pris du désir de revenir à Paris. Gersaint dit : « Le caractère inconstant de Watteau, joint au peu d'émulation qu'il trouvoit à Valenciennes, où il n'avoit rien devant les yeux qui fût capable de l'animer et de l'instruire, le déterminèrent à revenir à Paris : sa réputation commençoit à s'y établir ; les deux tableaux que mon beau-père possédoit furent vus de plusieurs curieux qui désirèrent en acquérir, et en peu de temps son mérite éclata et fut connu de tous les connoisseurs. »

L'ironie naturelle de l'esprit de Watteau a mis sa marque à quelques-unes de ses compositions. Il a représenté la PEINTURE et la SCULPTURE sous des figures de singes. Une planche, ayant pour titre le DÉPART POUR LES ISLES nous montre, avec une intention évidemment caricaturale, la *presse* des filles de joie. Ses tableaux et ses dessins ont encore plusieurs fois attaqué la médecine et les médecins. Ce serait là toute l'œuvre satirique de Watteau, œuvre sans grande originalité, si nous n'avions, dans une note doucement railleuse, un petit chef-d'œuvre familier. Un médecin, le médecin solennel à la calotte noire, aux longs cheveux blanchis, à la houppelande faisant de grands plis sur son corps maigre, tête, tout attentionné, le pouls d'un chat, enveloppé dans une couverture, dressé et appuyé contre les seins blancs d'une jeune gorge décolletée. Le chat se rebiffe, jure, tout prêt à griffer le ridicule personnage de la Faculté, pendant que sa maîtresse, la tête renversée, les yeux écarquillés, les narines au vent, la bouche grande ouverte, les tétons remontés, se hausse pour voir ce qui va se passer entre le chat et le docteur consultant. Dans un coin, une tête narquoise de valet se rit du sérieux de l'épisode. L'invention n'est presque rien, mais Iris est si naturelle dans sa tendre alarme pour son minet et si drôlement charmante, mais le tableau est si joliment arrangé, mais la lumière est si bien distribuée, mais le comique de la

scène-bouffe a tant de délicatesse, de légèreté, de grâce, que je ne connais pas une scène familière du temps qui possède le genre de charme de cette petite création. Même le vague de cet appartement, de ces costumes, de ces gens qui n'appartiennent bien nettement, par rien de désignateur, à un temps, à une époque, à un pays, ajoute à l'attrait de cette gravure, l'attrait des choses d'art qui ne sont pas trop écrites, trop arrêtées, trop définies. Disons aussi que cette planche a été gravée par Liotard avec un entrain, une liberté, une originalité, une bizarrerie de pointe qui font de cette estampe : LE CHAT MALADE, une des rares estampes qui prennent le regard, le retiennent, — qui intriguent la pensée !

Gersaint écrit, après l'entrée de Watteau à l'Académie : « Watteau ne s'enfla point de sa nouvelle dignité et du nouveau lustre dont il venoit d'être décoré : il continua à vouloir vivre dans l'obscurité; et loin de se croire du mérite, il s'appliqua encore plus à l'étude et devint encore plus mécontent de ce qu'il faisoit. J'ai été souvent le témoin de son impatience et du dégoût qu'il avoit pour ses propres ouvrages; quelquefois je l'ai vu effacer totalement des tableaux achevés qui lui déplaisoient, croyant y apercevoir des défauts, malgré le prix honnête que je lui en offrois; et même je lui en arrachai un des mains contre son gré, ce qui le mortifia beaucoup. »

Un intéressant portrait de Watteau a passé dans une vente de Vignères du 9 mars 1875. Watteau y est représenté assis devant un bureau, le compas à la main. Sous sa perruque à petites cornes relevées sur le sommet de la tête, dans son habit aux parements de cette fourrure que le Valenciennois semble affectionner, le Maître n'est plus le maigre et étique personnage aux traits décharnés et un peu *atrabilaires* du portrait de Boucher. Watteau a la figure presque pleine, avec sur la physionomie quelque chose d'une enfance naïve gardée dans un visage d'homme mûr, un air un rien rustique, un rien villageois, déjà légèrement indiqué dans le portrait de Crespy, et qui concorde assez bien avec le moral de l'homme peint dans cette phrase de Caylus, « *tendre et peut-être un peu berger* ». Le portrait à mi-corps, enfermé dans un cartouche décoré d'enfants porteurs d'attributs et surmonté d'un aigle tenant dans ses serres une trompette de la Renommée, a été lavé au revers du titre des « Figures de différents Caractères » par

Oppenort, qui a écrit au bas : *Antoine Watteau, Peintre du Roy, de l'Académie de Peinture, d'après nature, par son ami Gille-Marie Oppenort, Ecuier, Directeur général des Bâtimens et Jardins de Sa Majesté.*

Caylus est dans l'erreur, quand il avance que les peintures exécutées par Watteau dans la salle à manger de Crozat, l'ont été d'après des esquisses de La Fosse. Des quatre saisons, je possède les dessins des figures du PRINTEMPS et de l'AUTOMNE. Ces académies sont du dessin le plus accentué et le plus caractérisé de Watteau.

« Une des causes déterminantes de l'entrée de Watteau chez M. Crozat, dit Gersaint, c'étoit la connoissance qu'avoit Watteau *des trésors en desseins* que possédoit ce curieux ; il en profita avec avidité, et il ne connoissoit d'autres plaisirs que celui d'examiner continuellement et même de copier tous les morceaux des plus grands maîtres. »

« Pour les desseins de Watteau, dit Gersaint, pour ses desseins, quand ils font de son bon tems, c'est-à-dire depuis qu'il est sorti de chez M. Crozat, rien n'est au-dessus dans ce genre ; la finesse, les grâces, la légèreté, la correction, la facilité, l'expression ; enfin on n'y désire rien, et il passera toujours pour un des plus grands et un des meilleurs dessinateurs que la France ait donnés. »

Et Gersaint a eu le courage, devant les attaques, de ne rien abandonner de son admiration. Le *Dictionnaire abrégé de Peinture et de Sculpture*, publié en 1746, lui reproche-t-il son engouement pour son ancien ami, Gersaint répond dans le *Catalogue Fonspertuis*, qu'il s'étonne d'un déni de justice à l'endroit de desseins auxquels il n'a jamais vu personne refuser son suffrage, personne parmi les plus opposés au genre Watteau, qui, tout en critiquant ses tableaux, le déclarent « admirable dans ses desseins ». Il parle du prix où on les pousse dans les ventes, quand ils sont de son *bon tems*. Et concédant à son adversaire que quelques-uns de ses tableaux sont négligés, qu'on y trouve des défauts, déjà signalés par lui, et provenant de l'impatience avec laquelle Watteau les peignait, en même temps que du dégoût qu'il avait de ses propres ouvrages, il finit par déclarer sa

WATTEAU

P. 42



A. Quantin Imp. Edt

FEUILLE D'ETUDE
(Collection de Goussart)

H. Hoog Dujardin

préférence pour ses dessins sur ses tableaux, même les plus parfaits. « Watteau, ajoute-t-il, conformément à ce qu'a déjà dit Caylus, pensoit de même à son égard. Il étoit plus content de ses Dessesins que de ses Tableaux, et je puis assurer, que de côté là, l'amour-propre ne lui cachoit rien de ses défauts. Il trouvoit plus d'agrément à Dessiner qu'à Peindre. Je l'ai vu souvent se dépîter contre lui-même, de ce qu'il ne pouvoit point rendre en Peinture, l'esprit et la vérité qu'il savoit donner à son Crayon. »

M. de Julienne s'exprimera ainsi en tête des 350 études gravées dans les FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES : « On ne s'est guère avisé de faire graver les études des peintres.... Cependant on espère que le public verra d'un œil favorable les desseins du célèbre Watteau qu'on luy présente ici. Ils sont d'un goût nouveau; ils ont des grâces tellement attachées à l'esprit de l'auteur qu'on peut assurer qu'ils sont inimitables... »

Quel dessinateur, en effet, a mis en des dessins rapides et de premier coup, le je ne sais quoi indicible, qu'y met Watteau? Qui a sa grâce de crayonnage piquante? qui a la science spirituelle d'un profil perdu, d'un bout de nez, d'une main? Les mains de Watteau! tout le monde les connaît, ces mains tactiles, si bellement allongées, si coquettement contournées autour d'un manche d'éventail ou de mandoline, et dont le crayon du Maître traduit amoureusement la vie nerveuse : — des mains, dirait Henri Heine, qui ont quelque chose d'intellectuel.

Un coup de crayon, disons-le hautement, qui n'appartient qu'à Watteau, à Watteau seul, un coup de crayon dont l'esprit n'a pas besoin de signature! Voyez, sur toutes ces têtes d'hommes et de femmes, l'espèce de piétinement qu'y fait ce crayon, revenant sur l'estompage, avec des sabrures, des petits traits géminés, des accentuations époutées, des tailles rondissantes dans le sens d'un muscle, des riens et des bonheurs d'art qui sont tout, — un tas enfin de petits travaux de verve et d'inspiration trouvés devant le modèle, animant le dessin de mille détails de nature, vivifiant presque la teinte plate du plat papier, du relief et de l'épaisseur d'une touche. Et ces coiffures de femmes, charbonnées à plat, avec le gros bout d'une pierre noire, dont le large égrenage rend le laineux et le frisotant d'une chevelure. Et ces robes galantes, ces *négligés* aux plis cassés, à la rocaille tantôt précieusement détaillée avec la pointe de la plus aiguë mine de plomb, tantôt superbement indiquée dans la carrure d'un trait large, comme un trait fusiné. Et toujours ce beau contour sinueux, courant, serpentant, ondulant, où s'écrase, aux ressauts de la forme, une grasse sanguine. Car la sanguine est

le procédé de prédilection de Watteau; il ne l'aime pas seulement parce que, grâce à elle, « il obtient des contre-épreuves qui lui donnent pour ses tableaux les deux côtés de ses personnages », il l'aime, le vénitien français, pour sa tonalité, pour sa chaleur; il a même une sanguine qui semble lui appartenir en propre, une sanguine d'un ton de pourpre, qui se distingue de la sanguine brunâtre de tous, et qui prend sa couleur charmante et son incarnat de vie de l'habileté des oppositions du gris et du noir. Sanguine, du reste, que je croirais cette sanguine d'Angleterre, dont les manuels technologiques vantent la supériorité, et dont une boîte se vendait comme une rareté, à la vente du peintre Venevault. Et peut-être Watteau en manquait-il? quand, mentionnant dans sa lettre à M. de Julienne la dureté de sa pierre de sanguine et l'impossibilité de s'en procurer d'autre, il se plaignait de ne pouvoir en faire ce qu'il voulait dans ses *pensées* : ces pensées, qui semblent, en les dernières années de la vie du peintre, l'unique œuvre de ses matinées, — des bonnes heures de sa vie malade.

Des merveilles que les sanguines de Watteau, mais des merveilles moins charmeresses que ses dessins aux trois crayons, ces dessins qu'on peut dire peints. J'ai là, sous les yeux, une étude de bras et de main, où les tons et les transparences de l'épiderme, — c'est à ne pas y croire, — sont rendus avec la fonte au pouce d'un peu de sanguine, d'un peu de plombagine. Dessins peints : c'est le mot. Watteau fait sur une figure, avec des entre-croisements de hachures noires et de hachures rouges, les passages de ton d'une face humaine. Watteau fait, avec du blanc mourant dans le crayon rouge d'un tournant de pommette, de la vraie chair lumineuse. Qu'on s'arrête, au Louvre, devant le n^o 1326, le dessin provenant de la vente d'Ymecourt, et qu'on regarde ces têtes de femmes en toque, crayonnées avec de la sanguine, de la pierre d'Italie, de la craie, sur le jaunissement d'un vieux papier teinté, baptisé *papier chamois* dans les catalogues de vente; on sera étonné de voir ces têtes colorées de la lumière ambrée, que Rubens trouve sur une toile avec sa palette.

Les ventes les plus riches en dessins de Watteau ont été, au siècle dernier, la vente de Crozat, du chevalier de la Roque, de M. de Julienne, de Mariette, d'Argenville, et dans ce siècle-ci, les ventes de Paignon-Dijonval, de Villenave, de Saint, de Norblin, d'Ymecourt, où le Louvre a acheté les trois importantes feuilles d'études qui garnissent le fond de la salle de Watteau. Les plus nombreuses

réunions de dessins de Watteau sont aujourd'hui au Louvre, qui en compte 31, au British Museum qui en possède 18 des plus importants, à l'*Albertina* de Vienne, chez Miss James, riche de 80, chez le duc d'Aumale, qui a acheté ceux de M. Reiset, chez le baron Schwiter, chez moi.

Les eaux-fortes de Watteau ne sont pas les eaux-fortes que les amateurs goûtent sous le joli burinage et l'aimable petit métier des Thomassin et des Simonneau. L'eau-forte de Watteau, avec son manque d'habitude et l'artistique maladresse d'un peintre qui touche par hasard à la pointe, ressemble à un griffonnage de peintre italien. C'est une improvisation libre, courante, ingénue : du cuivre sabré, griffé, bâtonné, avec une morsure à la diable, quelque chose où le Maître n'a guère sa signature que dans l'esprit savant des extrémités — des mains. Cela est si vrai, et le merveilleux crayonneur qu'était Watteau, ignore si bien ce qu'il faut de tailles pour obtenir des valeurs, ignore si bien les oppositions des travaux qui s'accordent, que Simonneau n'a jamais pu faire, en la reprenant, de la Troupe italienne, une planche passable.

Les eaux-fortes de Watteau, quand elles ne sont que de lui, avouons-le, sont, avant tout, des curiosités, mais des curiosités dans l'ordre des choses rarissimes.

Le reproche sur l'abus de l'huile grasse est unanime chez les biographes contemporains. Il se rencontre chez d'Argenville, chez Mariette, etc. Gersaint, après une déploration sur la mauvaise direction des premières études de Watteau, digne de M. de Caylus, s'exprime ainsi : « A l'égard de ses ouvrages, il auroit été à souhaiter que ses premières études eussent été pour le genre historique, et qu'il eût vécu plus long tems ; il est à présumer qu'il seroit devenu un des plus grands Peintres de France ; ses Tableaux se ressentent un peu de l'impatience et de l'inconstance qui formoient son caractère ; un objet qu'il voyoit quelque tems devant lui, l'ennuyoit : il ne cherchoit qu'à voltiger de sujets en sujets ; souvent même il commençoit une ordonnance, et il en étoit déjà las à moitié de sa perfection ; pour se débarrasser plus promptement d'un ouvrage commencé et qu'il étoit obligé de finir, il mettoit beaucoup d'huile grasse à son pinceau afin d'étendre plus facilement sa couleur ; il faut avouer que quelques-uns de ses Tableaux périssent par là de jour en jour ; qu'ils ont totalement changé de cou-

leur ou qu'ils deviennent très-sales, sans aucune ressource; mais aussi ceux qui se trouvent exempts de ce défaut, sont admirables et se soutiendront toujours dans les plus grands cabinets. »

M. de Julienne dit que Watteau resta chez Wleughels jusqu'en 1718.

« *Le pis-aller, n'est-ce pas l'hôpital? On n'y refuse personne!* » Cette réponse de Watteau à M. de Caylus, s'inquiétant de l'avenir du peintre, quand il n'y aurait que cette réponse seule dans toute la pédante et agressive biographie de l'académicien honoraire, elle suffirait à rendre cette biographie précieuse. Par elle, on a la clef de ce caractère qui n'est point un caractère du temps, qui n'a rien des préoccupations matérielles et ouvrières du peintre français d'alors. Watteau commence l'artiste moderne dans la belle et désintéressée acception du mot, l'artiste moderne avec sa recherche d'idéal, son mépris de l'argent, son insouciance du lendemain; sa vie de hasard, — de bohème, allais-je dire, si le mot n'était pas tombé si bas.

Au sujet du désintéressement de Watteau, Gersaint ajoute cependant que « dans le voyage d'Angleterre, où ses ouvrages étoient courus et bien payés, Watteau commença à prendre du goût pour l'argent dont il n'avoit fait jusques alors aucun cas, le méprisant même jusques à le laisser avec indifférence, et trouvant toujours que ses ouvrages étoient payés beaucoup plus qu'ils ne valoient. »

La maladie de Watteau remontait plus haut que ne l'indique Caylus. L'originalité de ses humeurs et la misanthropie de son caractère disent assez que Watteau a été un malade toute sa vie. Dans tous les portraits, dans toutes les études que le maître a laissés de son osseuse personne et de sa silhouette dégingandée, — apparaît le phtisique. Il est même un portrait saisissant, terrible, presque macabre du poitrinaire, que personne n'a signalé. C'est le portrait de Watteau donné dans la planche 213 du recueil de M. de Julienne. Cette espèce de Démocrite en bonnet de nuit, regardez-le dans cette estampe, qui, sans conteste, est la gravure du dessin désigné dans le catalogue de la Roque sous le n° 559 :

« W_{ATTEAU} *riant et fait par lui-même.* » Regardez-le, et il vous semble voir une tête d'hôpital, convulsée dans une agonie sardonique !

Une lettre du catalogue de M. Benjamin Fillon, — est-elle bien authentique ? — confirme l'état maladif et vaporeux de Watteau. Cette lettre de Sirois adressée à Madame Josset, libraire à Paris, et datée du 23 novembre 1711, s'exprime ainsi : « Cet original qui fait d'abondant dans la peinture, comme Monsieur Le Sage fait des comédies et des livres, avec la différence que Monsieur Le Sage est quelquefois content de ses livres et de ses comédies, et que le pauvre Watteau n'est jamais satisfait de ses tableaux; ce qui ne l'oppose d'estre un des roys présents du pinceau. Il m'a promis de peindre pour moy une feste de la *Foire du Landit*, de quoy j'ai avancé cent livres des trois cents convenues. Elle sera son chef d'œuvre, s'il y met la dernière tousche; mais s'il est repris de son humeur noire et possession d'esprit, le voilà loin du logis et adieu le chef d'œuvre. Monsieur Le Sage lui a procuré la commande de deux pendans tirés du *Diable boiteux*, à cent trente livres la pièce. Il n'espère qu'on les aura, car Watteau peint à sa fantaisie, et n'aime les sujets commandés. S'il se peut fixer, son premier tableau sera pour Monsieur Duchange, sans qu'il en sache rien, crainte de mescompte. Le médecin l'a remis au régime du quinquina cinq jours après sa venue. »

L'enseigne de Gersaint terminée, Watteau tombe dans une langueur qui lui fait appréhender d'incommoder Gersaint, chez lequel il habitait depuis six mois; il le prie de lui chercher un logement convenable. « J'aurois résisté inutilement, dit Gersaint, il étoit volontaire, et il ne falloit pas répliquer; je le satisfis donc, mais il ne jouit pas longtemps de cette nouvelle demeure; sa maladie augmenta, son ennui redoubla; son inconstance se ranima; il crut qu'il seroit beaucoup mieux à la campagne; l'impatience s'en mêla, et enfin il ne devint tranquille que quand il apprit que M. le Febvre, alors intendant des Menus, lui avoit accordé dans sa maison de Nogent, au-dessus de Vincennes, une retraite, à la sollicitation de feu M. l'abbé Haranger, chanoine de Saint-Germain de l'Auxerrois, son ami; je l'y conduisis, et j'allois le voir et le consoler tous les deux ou trois jours.

« Le désir de changer le tourmenta encore de nouveau; il crut pouvoir se

tirer de cette maladie en prenant le parti de retourner dans son air natal, il me communiqua ses idées, et pour en venir à bout, il me pria de faire faire un inventaire du peu d'effets qu'il avoit et d'en faire la vente, qui monta environ à 3,000 livres dont il me fit le gardien. C'étoit là tout le fruit de ses travaux avec 6,000 livres que M. de Julienne lui avoit sauvées du naufrage dans le temps qu'il partit pour l'Angleterre, et qui furent rendues à sa famille après sa mort, ainsi que les 3,000 livres que j'avois entre les mains. Watteau espéroit de jour en jour gagner assez de force pour pouvoir entreprendre ce voyage, où je devois l'accompagner; mais sa défaillance augmentant de plus en plus, et la nature manquant chez lui tout à coup, il mourut entre mes bras au dit Nogent. »

Dans ce court et dernier séjour de Watteau à Nogent, sous l'influence des idées de pardon qu'amènent les approches de la mort, Watteau eut un remords de sa conduite envers son compatriote et son élève Pater, qu'il avait eu la dureté de renvoyer de chez lui, où son père l'avait placé, « trop impatient, dit Gersaint, pour se prêter à la foiblesse et à l'avancement d'un élève. » Il se faisait des reproches de n'avoir pas rendu assez justice aux dispositions naturelles qu'il avait reconnues dans Pater, et avouait même à Gersaint « qu'il l'avoit redouté ». Mais laissons la parole à Gersaint, qui nous montre le mourant, dans un touchant et sublime repentir d'artiste, racheter, avec les dernières heures de sa vie, toutes entières données à Pater, la mauvaise action de son passé : « Il me pria de le faire venir à Nogent, pour réparer en quelque sorte le tort qu'il lui avoit fait en le négligeant, et pour qu'il pût du moins profiter des instructions qu'il étoit encore en état de lui donner. Watteau le fit travailler devant lui et lui abandonna les derniers jours de sa vie; mais Pater ne put profiter que pendant un mois de cette occasion si favorable : la mort enleva Watteau trop promptement. Il m'a avoué depuis, qu'il devoit tout ce qu'il savoit à ce peu de tems, qu'il avoit mis à profit. Il oublia totalement les fâcheux moments qu'il avoit essuyés chez ce maître pendant sa jeunesse, et il a toujours eu pour lui une reconnoissance parfaite; il a su rendre justice à son mérite, toutes les fois qu'il trouvoit occasion d'en parler. » (*Catalogue de Lorangère. Notice de Pater.*)

Un tableau, passé sous le n^o 530 à la vente de l'abbé de Gevigny, garde des titres et généalogies de la Bibliothèque du Roi, tableau dont la plus grande partie « des figures étoient peintes par Watteau et le reste par Pater », donnerait

à supposer que les tableaux laissés inachevés par Watteau furent terminés par Pater.

Le fait d'un CHRIST EN CROIX, peint par Watteau pour le curé de Nogent, fait affirmé par Caylus, est confirmé par le passage, en 1779, dans la vente Marchand, de ce tableau ou d'une esquisse de ce tableau, ainsi catalogué par Paillet : « Watteau, le Christ en croix entouré d'anges (H., 46 p.; L., 35 p.) ». Il fut vendu 130 livres.

Indépendamment des dessins légués en mourant à MM. de Julienne, Henin, Gersaint et à l'abbé Haranger, Watteau aurait laissé quelques autres dessins aux amis qu'il avait faits pendant son séjour en Angleterre. Un dessin, un portrait d'homme, passé à la vente de Samuel Rogers le poète, faite en 1856 à Londres, portait : « *Dessain que Watteau a laissé en mourant à moy son ami Payleur, Juliet 1721.* »

Un renseignement sur les prix misérables qui payèrent la peinture de Watteau, toute sa vie durant : c'est la quittance donnée en 1719 au Régent de France par le grand peintre pour un tableau de huit figures :

J'ay reçu de Monseigneur le duc d'Orléans, 260 livres pour un petit tableau qui represente un jardin avec huit figures.

Fayt à Paris, le 14 aoust 1719.

ANTOINE WATEAU.

(Quittance tirée des papiers du baron Hoschild, publiée par les *Archives des Arts.*)

Dans les premières années du XVIII^e siècle, en ce temps où la littérature parle si rarement de la peinture, une brochure publiée en 1736, *l'Ennuy d'un Quart-d'heure*, consacre deux pièces de vers à Watteau. La première porte le titre de : *l'Art et la Nature réunis par Wateaux*, et dit que la comtesse de Verrue, MM. de Glucq et de Julienne, dont le goût exquis est connu, ont une bonne partie de ses originaux. La seconde est intitulée : *La Mort de Wateaux ou la Mort et la Peinture.*

Watteau (peintre flamand de l'Académie royale), ainsi que l'appelle M. de Julienne dans le second volume du tirage de son *Œuvre fixé à cent exemplaires de premières épreuves imprimées sur grand papier*, est bien un Flamand de naissance et de début. Avant son séjour chez Audran, avant sa fréquentation de la galerie du Luxembourg, les tableaux de Watteau, qui ne portent pas encore la marque visible de sa descendance de Rubens, attestent une filiation avec les petits maîtres flamands. Au moment où, d'un pinceau sec, semblable à une plume de corbeau, Watteau découpe encore, dans une tache d'huile vermillonnée, ses tortils de cheveux, ses yeux, ses nez, ses bouches, au moment où, dans ses négligés galants, il éclaire les cassures de sa rocaille, des filets de blancs avec lesquels le xvi^e siècle découpe les plis de ses draperies; à ce premier moment de son talent, çà et là dans sa peinture, de petits morceaux se font remarquer par la touche des *petits toucheurs*. Mais cette touche change bientôt, elle change dans le passage des études de Watteau des petits aux grands flamands, et bientôt nous le voyons enfermer, dans des tableaux de quelques pouces, toute la largeur des procédés et la belle *trainée* des pinceaux de Rubens.

Alors Watteau mériterait le titre sous lequel le désigne M. de Julienne, si, simultanément à cette appropriation de Rubens, son talent ne s'assimilait pas d'une manière aussi habile, aussi intelligente, aussi complète, la manière d'autres maîtres, l'esthétique d'une autre école. Un curieux renseignement nous est donné à cet égard par le n^o 268 de la collection La Caze. Ce tableau de JUPITER et d'ANTIOPE vous met sous les yeux une des plus étonnantes conquêtes d'un peintre par un autre. Ce sont les jambes laqueuses du Titien, le noir fauve des ombres s'allongeant sous les bras de ses dormeuses, l'empâtement de ses visages de lumière, la molle blondeur de ses ventres, le bel emportement de tons mettant une vie violente sous une chair qui n'a rien du joli de la chair d'un tableau français. Ce tableau n'est qu'un pastiche, je le sais; mais de ce pastiche du Titien, et d'autres pastiches de Véronèse mêlés de pastiches de Rubens, Watteau s'élève au faire du tableau de l'AUTOMNE, à la peinture de ces chairs dorées et pourprées semblables aux grenades que tient l'amour dans le pan de sa chemise relevée, — Watteau s'élève à l'invention de cette pâte, pour ainsi dire à lui, cette pâte à la fois fluide et cristallisée.

C'est ainsi que chez Watteau les appropriations vénitiennes corrigent, atténuent, dissimulent ce que sa peinture a d'instinctivement flamand, lui créent un procédé, une cuisine d'art qui n'est ni italienne ni flamande, une palette d'éblouissement meublée de l'exquis des tons des coloristes des deux pays, une palette qu'il

fait française par tout ce qui se reflète d'un pays dans un tableau fait sous son ciel, ce je ne sais quoi de léger, de spirituel, de galant, dirai-je presque, que prend sa touche matérielle dans la patrie de la vie civilisée. Alors Watteau n'est plus un peintre flamand, c'est un peintre français, et un Français par le *faire*, qu'on l'entende bien, et sans tenir compte de sa création et de sa poétique toute française. En effet, de quelle école sort tel ou tel des tableaux de Watteau peint avec une originalité de couleur qui semble n'avoir ni précédent ni avant-coureur, une fantaisie de tons qui semble chercher quelque chose au delà de ce que peut donner la matière colorante? Voici la *FINETTE* du Louvre, voici ce tableau dont le ciel, la robe, la femme, apparaissent comme le caprice et la veine d'un marbre. Rien qu'un ton verdâtre un peu chauffé dans le fond du rouge d'un orage, un ton verdâtre qui met sa teinte glauque jusque sur les cheveux de la guitariste, et vous laisse entrevoir la femme au visage rose, dans une couleur, ou pour mieux dire, dans un clapotement d'eau de mer, sillonné de remous scintillants.

Mais parlons de ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre français, de cette toile qui a sa place marquée avant cinquante ans sur l'un des murs du salon carré : *L'EMBARQUEMENT DE CYTHÈRE*.

Voyez tout ce terrain à peine recouvert d'une huile transparente et mordorée, tout ce terrain gâché d'un barbotage rapide, effleuré d'un frottis léger. Voyez ce vert des arbres transpercés de tons roux, pénétré de l'air ventilant, de la lumière aqueuse de l'automne. Voyez sur le délicat aquarellage d'huile grasse, sur le lisse général de la toile, le relief de cette pannetière, de ce capuchon, voyez la pleine pâte des petites figures avec leur regard dans le contour noyé d'un œil, avec leur sourire dans le contour noyé d'une bouche. La belle et coulante fluidité de pinceau sur ces décolletages et ces morceaux de nu semant leur rose voluptueux dans l'ombre du bois! Les jolis entre-croisements de pinceau pour faire rondir une nuque! Les beaux plis ondulants aux cassures molles, pareils à ceux que l'ébauchoir fait dans la glaise! Et l'esprit et la galantise de touche que met aux fanfoles, aux chignons, aux bouts de doigts, à tout ce qu'attaque le pinceau de Watteau! Et l'harmonie de ces lointains ensoleillés, de ces montagnes à la neige rose, de ces eaux reflétées de verdure; et encore ces rayons de soleil courant sur les robes roses, les robes jaunes, les jupes zinzolin, les camails bleus, les vestes gorge-de-pigeon, les petits chiens blancs aux taches de feu! Car nul peintre n'a rendu comme Watteau la transfiguration des choses joliment colorées sous un rayon de soleil, leur doux pâlissement, l'espèce d'épanouissement diffus de leur éclat dans la pleine lumière. Arrêtez un moment vos regards sur cette bande de pèlerins et

de pèlerines se pressant sous le soleil couchant, près de la galère d'amour prête à appareiller : c'est la gaieté des plus adorables couleurs de la terre surprises dans un rayon de soleil, et toute cette soie nuée et tendre dans le fluide rayonnant, vous fait involontairement vous ressouvenir de ces brillants insectes qu'on retrouve morts, avec leurs couleurs encore vivantes, dans la lumière d'or d'un morceau d'ambre.

Ce tableau, l'EMBARQUEMENT DE CYTHÈRE, est la merveille des merveilles du Maître. Cependant tout Watteau n'est pas là. Il est un Watteau inconnu en France, avec lequel il est bon que les amis de Watteau fassent connaissance. Le peintre des fonds moirés d'une chaude écaille, des ciels embrasés par l'orage, des arbres frottés de terre de Sienne brûlée, des carnations semblables à cette main du FAUX PAS, qui semble refléter du feu sur la jupe de femme qu'elle attouche, ce peintre bitumineux a exécuté les tableaux les plus clairs, les plus délicieusement froids qu'il soit possible d'imaginer. Tout le monde connaît la peinture de Pater, son harmonie gris-perle et ses cantonnades aux petites taches bleu, cendre verte, jaune soufre. Cela semble l'originalité du petit maître. Le musée de Dresde vous détrompe, vous apprend que toute cette gamme *clairrette*, tout ce cliquetis de tons *frigidement* papillotants, descendent de la palette qui a peint les deux tableaux figurant dans le musée allemand. Watteau n'a pas même laissé à son meilleur élève la propriété de deux ou trois taches en peinture.

Watteau est le Maître dominateur qui asservit à sa manière, à son goût, à son optique, toute la peinture du xviii^e siècle. Je ne parle pas seulement ici « de ses singes », de ses continuateurs serviles : Pater et Lancret. Je parle de tous les autres peintres, des grands et des petits. Je parle du peintre de Troy, qui dans ses planches familières, les passe-temps et les bals de la Régence, se contente d'enfler les grâces et les encapuchonnages de Watteau. Je parle de Charles Coypel qui lui dérobe, avec l'*aigu spirituel* de ses profils, la laque vénitienne de ses chairs. Je parle de Boucher... vraiment il semble qu'en ses vingt-six ans de peinture Watteau ait tout épuisé ! La chinoiserie que Boucher exploite comme en vertu d'un brevet d'invention, n'est-ce pas Watteau qui l'a inaugurée sur les lambris de la Muette ? Et plus tard encore l'espagnolerie de Vanloo, ne sera-ce pas le manteau de mezzetin, reparaisant au milieu des cours d'amour à colerettes des fêtes galantes ?

Les tableaux de Chardin seuls exceptés, tous les tableaux du siècle qui ne sont pas consacrés aux Grecs et aux Romains ressuscitent les attitudes, les airs de tête, le goût de coiffure, le coloris, le dessin, la touche du Maître mort. Watteau s'impose, Watteau règne partout. Cet Olivier, ce gentil peintre du prince de Conti, que fait-il autre chose que répéter dans sa peinture et ses eaux-fortes les *Figures de Caractères de Watteau*? Où prend ses premières leçons Fragonard? dans les copies des FATIGUES et des DÉLASSEMENTS DE LA GUERRE, qui se vendent en vente comme une curiosité. Parlerai-je de Liotard?... Mais cette influence toute-puissante, elle s'exerce sur les plus rebelles aux traditions, sur les plus jaloux de leur originalité, sur Gabriel de Saint-Aubin, qui expose au salon de la Blancherie des paysages avec *figures dans le genre de Watteau*. Enfin ne voilà-t-il pas qu'au bout, tout au bout du siècle, dans les années qui précèdent la Révolution, il se trouve un bonhomme Portail, un crayonneur à la Watteau, pour fixer et peindre les grâces mourantes du siècle, avec ces mêmes trois crayons de l'illustre artiste de la Régence? Que dire encore! les artistes ont si avant dans les yeux la création de Watteau, que dans les petits voyages que le graveur Wille fait faire à ses élèves pour étudier la nature, les élèves de Wille, en leurs croquis de la sauvage vallée de Chevreuse d'alors, — où ils couchaient sur des traversins faits de coquilles d'œufs, — les élèves de Wille peuplent le paysage de petits paysans et de petites paysannes qui sont des enfants de Watteau.



Del. J. Dujardin

A. Quantin Imp. Edit.

TROUPE ITALIENNE
(Eau-forte de Watteau)

OEUVRE GRAVÉ DE WATTEAU¹

EAUX-FORTES DE LA MAIN DU MAITRE.

Les Habits sont italiens (la Troupe italienne), rarissime planche dont je crois posséder la seule épreuve qui existe. — RECRUE ALLANT JOINDRE LE RÉGIMENT. — FIGURES DE MODES; 1, L'homme accoudé; 2, Le promeneur vu de face; 3, L'homme appuyé; 4, Le promeneur vu de profil; 5, La femme marchant à gauche; 6, La femme marchant au fond; 7, La femme assise.

PORTRAITS.

A. WATTEAU, par Crépy. — ANTOINE WATTEAU, par Lépicié. — *Watteau par la nature orné d'heureux talents*, par Boucher. — WATTEAU, (médaillon) par Boucher. — *Watteau* (la planche des Figures des Différents Caractères), par Benoît Audran. — *Assis auprès de toy sous ces charmants ombrages*, par Tardieu. — Mercier et sa famille, par Mercier. — REBEL, par Moyreau. — ANTOINE DE LA ROQUE, par Lépicié. — RETOUR DE CHASSE (M^{lle} de Vermanton), par Audran. — *La plus belle des fleurs ne dure qu'un matin*, (la Rosalba), par Liotard. — Vleughels.

On pourrait encore classer dans les portraits « Le Concert italien » où Sirois se retrouve sous les traits de Mezetin; la planche des « Différents caractères » qui passe pour représenter l'acteur La Thorillière; la composition du « Concert champêtre » où figure, jouant de la viole, M. Bougi auquel l'estampe est dédiée; enfin la « Conversation », curieuse par la représentation de Watteau et de M. de Julienne dans un parc.

PIÈCES SATIRIQUES OU ALLÉGORIQUES.

LA PEINTURE, par Desplaces. — LA SCULPTURE, par Desplaces. — DÉPART POUR LES ISLES, par Dupin. — LE NAUFRAGE, par Caylus. — *Qu'ay-je fait, assassins maudits*, par Caylus. — *Prenez des pilules, prenez des pilules* (le docteur Misabin), par Arthur Pound. — *Ce manant de Dandin*.

1. Je renvoie pour le détail des pièces à mon catalogue raisonné de *l'Œuvre peint, dessiné et gravé d'Antoine Watteau*, un vol. in-8° publié chez Rapilly, 1875. Les capitales indiquent les pièces gravées avec un titre, l'italique les pièces gravées dont le titre est fait d'un vers ou d'une ligne de prose, la romaine les pièces sans titre, sous le titre donné par les catalogues.

SUJETS RELIGIEUX.

DAVID ATTENTIF AUX INSPIRATIONS DIVINES, par Scotin. — LE PÉNITENT, par Filloeuil. — TOBIE FAISANT ENTERRER LES MORTS, par Huquier. — LA SAINTE FAMILLE, par Jeanne Renard du Bos.

SUJETS MYTHOLOGIQUES.

ACIS ET GALATHÉ, par Caylus. — L'AMOUR DÉARMÉ, par Audran. — L'AMOUR MAL ACCOMPAGNÉ, par Dupin. — LES ANUSEMENS DE CYTHÈRE, par Surugue. — DIANE AU BAIN, par Aveline. — LES ENFANTS DE BACCHUS, par Fessard. — LES ENFANTS DE SYLÈNE, par Dupin. — L'ENLÈVEMENT D'EUROPE, par Aveline. — FESTES AU DIEU PAN, par Aubert. — POMONE, par Boucher. — LE SOMMEIL DANGEREUX, par Liotard. — LE TRIOMPHE DE CÉRÈS, par Crespy. — LE TRIOMPHE DE VÉNUS, par Mercier. — VÉNUS ET L'AMOUR, par Parizeau. — LE PRINTEMPS, par Desplace. — L'ESTÉ, par Renard du Bos. — L'AUTOMNE, par Faissar. — L'HYVER, par Audran.

SUJETS HISTORIQUES.

LOUIS XIV METTANT LE CORDON BLEU A MONSIEUR DE BOURGOGNE, PÈRE DE LOUIS XV, par de Larmessin.

SCÈNES MILITAIRES.

RECRUE ALLANT JOINDRE LE RÉGIMENT, par Thomassin. — DÉTACHEMENT FAISANT ALTE, par Cochin. — CAMP VOLANT, par Cochin. — RETOUR DE CAMPAGNE, par Cochin. — LES FATIGUES DE LA GUERRE, par Scotin. — LES DÉLASSEMENTS DE LA GUERRE, par Crépy fils. — ESCORTE D'ÉQUIPAGE, par Cars. — ALTE, par Moyreau. — DÉFILÉ, par Moyreau. — DÉPART DE GARNISON, par Ravenet. — PILLEMENT D'UN VILLAGE PAR L'ENNEMY, par Baron. — LA REVANCHE DES PAÏSANS, par Baron. — LA VIVANDIÈRE, par Dupin.

SCÈNES DE THÉÂTRE.

L'ALLIANCE DE LA MUSIQUE ET DE LA COMÉDIE, par Moyreau. — COMÉDIENS FRANÇOIS, par Liotard. — L'AMOUR AU THÉÂTRE FRANÇOIS, par Cochin. — SPECTACLE FRANÇOIS, par Dupin. — ADONIS (sans nom de graveur). — COMÉDIENS ITALIENS, par Baron. — L'AMOUR AU THÉÂTRE ITALIEN, par Cochin. — LE DÉPART DES COMÉDIENS ITALIENS, par Jacob. — *Les habits sont italiens*, par Simonneau. — LA TROUPE ITALIENNE, par Boucher. — La troupe italienne en vacances, par Mercier. — LE DOCTEUR, par Audran. — *Arlequin, Pierrot et Scapin*, par Surugue. — *Belle n'écoutez rien, Arlequin est un traître*, par Cochin. — *Pour garder l'honneur d'une belle*, par Cochin. — *Coquettes qui pour voir galans au rendez-vous*, par Thomassin. — COMÉDIENS COMIQUES, LE RENDÉ-VOUS COMIQUE, deux planches gravées en couleur, par Janinet.

FIGURES DE CARACTÈRES.

L'AMANTE INQUIÈTE, par Aveline. — LA FILEUSE, par Audran. — LA FINETTE, par Audran. — L'INDIFFÉRENT, par Scotin. — LA MARMOTTE, par Audran. — MEZETIN, par Audran. — LA POLONNOISE, par Aubert. — LA RÉVEUSE, par Aveline. — LA SULTANE, par Audran. — LA VILLAGEOISE, par Aveline. — *Le petit sabotier Boudet.*

SCÈNES DE LA VIE FAMILIÈRE.

L'OCCUPATION SELON L'ÂGE, par Dupuis. — LE CHAT MALADE, par Liotard. — *La Toilette du matin*, par Mercier. — L'ENSEIGNE, par Aveline. — *Le Bain*, par Alliamet.

PASTORALES GALANTES.

L'ACCORD PARFAIT, par Baron. — L'ACCORDÉE DE VILLAGE, par de Larmessin. — LES AGRÈMENS DE L'ESTÉ, par de Favannes. — LES AGRÈMENS DE L'ÉTÉ, par Joulin. — L'Amant repoussé, par Mercier. — L'AMOUR PAISIBLE, par Baron. — L'AMOUR PAISIBLE, par de Favannes. — AMUSEMENTS CHAMPÊTRES, par Audran. — AMUSEMENTS CHAMPÊTRES (deux compositions différentes chez le sieur Godenesche). — LES AMUSEMENTS ITALIENS, par Ransonnette. — L'ASSEMBLÉE GALANTE, par Le Bas. — L'AVENTURIÈRE, par Audran. — LE BAIN RUSTIQUE, par Cardon. — LE BAL CHAMPESTRE, chez les sieurs Vanhek. — LE BAL CHAMPÊTRE, par Couché. — LE BOSQUET DE BACCHUS, par Cochin. — LA BOUDEUSE, par Mercier. — LA CASCADE, par Scotin. — LES CHAMPS-ÉLYSÉES, par Tardieu. — LES CHARMES DE LA VIE, par Aveline. — LA COLATION, par Moyreau. — LE CONCERT CHAMPÊTRE, par Audran. — LE CONTEUR, par Cochin. — LE CONTEUR DE FLEURETTES, chez Crespy fils. — LA CONTREDANSE, par Brion. — LA CONVERSATION, par Liotard. — LES DEUX COUSINES, par Baron. — Le Danseur aux castagnettes, sans nom de graveur. — LA DISEUSE D'AVENTURE, par Cars. — L'EMBARQUEMENT POUR CYTHÈRE, par Tardieu. — L'EMPLOI DU BEL ÂGE, par Aveline. — L'ENCHANTEUR, par Audran. — ENTRETIENS AMOUREUX, par Liotard. — LES ENTRETIENS BADINS, par Audran. — L'Escarpolette, chez Declaron. — LA FAMILLE, par Aveline. — La Femme à l'éventail, sans nom de graveur, à l'adresse de Gersaint. — FÊTES VÉNITIENNES, par Cars. — LA GAME D'AMOUR, par Le Bas. — HARLEQUIN JALOUX, par Chedel. — L'HYVER, par Fillœul. — L'ISLE ENCHANTÉE, par Le Bas. — L'ILE DE CYTHÈRE, par Larmessin. — THE ISLAND OF CYTHEREA, par Picot. — LES JALOUX, par Scotin. — LE GALANT JARDINIER, par de Favannes. — LEÇON D'AMOUR, par Dupuis. — L'HEUREUX LOISIR, par Audran. — LE LORGNEUR, par Scotin. — LA LORGNEUSE, par Scotin. — LA MARIÉE DE VILLAGE, par Cochin. — LA MUSETTE, par Moyreau. — LA PARTIE QUARRÉE, par Moyreau. — LE PASSE-TEMPS, par Audran. — LA PERSPECTIVE, par Crespy. — PIERROT CONTENT, par Jeaurat. — LE PLAISIR PASTORAL, par Tardieu. — LES PLAISIRS DU BAL, par Scotin. — LA PROMENADE, par Mercier. — PROMENADE SUR LES REMPARTS, par Aubert. — LA PROPOSITION EMBARRASSANTE, par Tardieu. — QU'EN DIRA-T-ON, chez Basset. — RÉCRÉATION ITALIENNE,

par Aveline. — Récréation musicale, par Pye. — LE RENDEZ-VOUS, par Audran. — LE RENDEZ-VOUS CHAMPÊTRE, par Liotard. — LE RENDEZ-VOUS DE CHASSE, par Aubert. — SÉRÉNADE ITALIENNE, par Scotin. — LA SIGNATURE DU CONTRAT DE LA NOCE DE VILLAGE, par Cardon. — LA SURPRISE, par Audran. — LE TESTE A TESTE, par Audran. — BON VOYAGE, par Audran. — *Donnez-moi la main*, par Liénard. — *Dans ce beau jardin*, chez Dupin. — *En vain nous prêche-t-on de mépriser Sylvie*, chez Dupuis. — *Du bel âge où les jeux remplissent vos désirs*, par Moyreau. — *Heureux âge ! âge d'or où sans inquiétude*, par Tardieu. — *Iris, c'est de bonne heure avoir l'air à la danse*, sans nom de graveur. — *Par la tendresse et par les soins*, par Surugue. — *Sous un habit de Mezetin*, par Thomassin. — *Voulez-vous triompher des belles*, par Thomassin. — LE PRINTEMPS, par Brillon. — L'ÉTÉ, par Moyreau. — L'AUTOMNE, par Audran. — L'HIVER, par de Lar-messin.

PAYSAGES ET SUJETS RUSTIQUES.

LA VRAIE GAÏÉTÉ, par de Jamars. — LA DANSE CHAMPESTRE, par Dupin. — COLATION CHAMPESTRE, par Crépy fils. — Le Colin-Maillard, par Brion. — LE REPAS DE CAMPAGNE, par Deplace. — L'INDISCRET, par Aubert. — L'OCCUPATION CHAMPÊTRE, par de Rochefort. — LA CHASSE AUX OISEAUX, par Caylus. — LA CHUTE D'EAU, par Moyreau. — LA RUINE, par Buquoy. — LE MARAIS, par Jacob. — L'ABREUVOIR, par Jacob. — RETOUR DE GUINGUETTE, par Chedel. — VEUE DE VINCENNES, par Boucher. — LE MOULIN DE QUINQUEN-GROGNE, par Elis. Cousinet.

ARABESQUES

*Panneaux de lambris. — Plafonds. — Dessus de portes. — Paravents.
Dessus de clavecins. — Éventails.*

DE L'INVENTION DE WATTEAU.

FESTE BACHIQUE, LA BALANCEUSE, PARTIE DE CHASSE, LE MAY, par Moyreau, Le Bas, Scotin, Aveline. — DIVERSES FIGURES CHINOISES peintes au château de la Muette; 1, *Geng*; 2, *Femme de Matsmey*; 3, *Kouane Tsai*; 4, *Poï Nou*; 5, *Con Fovï*; 6, *Thav Kiene*; 7, *Lao Gine*; 8, *Chao Niène*; 9, *Kouï Nou*; 10, *Nikou*; 11, *Tao Kou*; 12, *Femme du royaume de Nec pal*, par Boucher. — — DIVERSES FIGURES CHINOISES ET TARTARES, peintes au château de la Muette. 1, *Bonze des Tartares Mongous*; 2, *Femme du pays de Lassa*; 3, *Mandarin d'armes du Leatung*; 4, *Fille du royaume d'Ava*; 5, *Chef des Samar de Tlevang Raptan*; 6, *Talegrapap*; 7, *Officier tartare des Kuskas*; 8, *Femme du pays de Laos*; 9, *Talegrepo*; 10, *Huo-Nu*; 11, *Mov-Thon*; 12, *Hia-Theo ou Esclave chinoise*, par Jeaurat. — *Viosseu ou Musicien chinois, Femme chinoise de Kouei-Tchéou, Habille-ments de Soutchevene, Habillements de Hou-Kouan, La déesse Thvo Chvu, Idole de la déesse Ki Mao Sao*, par Aubert, d'après six autres peintures du château de la Muette. — LE VENDANGEUR, BACCHUS, LE FRILEUX, L'ENJOLEUR, par Moyreau et Aveline. — LE FAUNE, LE BUVEUR, MOMUS, LA FOLIE, par Aveline et Moyreau. — LE BOUFFON, LA CHAS-

seuse, par Huquier. — LE BERGER EMPRESSÉ, LE JARDINIER FIDÈLE, par Huquier. — LA GROTTÉ, LE BERCEAU, LE THÉÂTRE, LA DÉESSE, par Huquier. — L'AIR, L'EAU, LA TERRE, LE FEU, par Huquier. — LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ, L'AUTOMNE, L'HIVER, par Boucher. — LES OISELEURS, LE REPOS DES PELLERINS, L'INNOCENT BADINAGE, LES PLAISIRS DE LA JEUNESSE, par Huquier. — APOLLON, DIANE, par Huquier. — LA DANSE BACHIQUE, par Huquier. — LA VOLTIGEUSE, par Huquier. — Danse autour d'un mai, sans nom de graveur. — LE DÉNICHEUR DE MOINEAUX, par Boucher. — LES SINGES DE MARS, par Moyreau. — LA DÉESSE, par Huquier. — L'ESCARPOLETE, par Crépy fils. — L'EMPEREUR CHINOIS, DIVINITÉ CHINOISE, par Huquier. — LE GALANT, par Audran. — LA PÉLERINE ALTÉRÉE, par Huquier. — LE TEMPLE DE NEPTUNE, LE TEMPLE DE DIANE, par Huquier. — LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ, L'AUTOMNE, L'HIVER, quatre compositions dans des ovales, par Huquier. — LE PRINTEMPS, L'ESTÉ, L'AUTOMNE, L'HIVER, les quatre feuilles du paravent de Blondel de Gagny, par Huquier. — *Un temps de pluie, Une Naissance de Vénus*, par Huquier. — LES ENFANTS DE MOMUS, LA CAUSE BADINE, par Moyreau. — L'HYVER, L'AUTOMNE, par Huquier. — LE RENDEZ-VOUS, L'AMUSEMENT par Huquier. — LE CHASSEUR CONTENT, LE REPOS GRACIEUX, par Huquier. — LE DUO CHAMPÈTRE, LE REPOS CHAMPÈTRE, par Huquier. — LE BERGER CONTENT, LE MARCHAND D'ORVIÉTAN, par Crespy fils. — LA FAVORITE DE FLORE, L'HEUREUX MOMENT, par Moyreau. — LES JARDINS DE CYTHÈRE, LES JARDINS DE BACCHUS, par Huquier. — COLOMBINE ET ARLEQUIN, par Moyreau. — VÉNUS ET L'AMOUR, par Caylus. — VÉNUS BLESSÉE PAR L'AMOUR, par Caylus et Aveline. — PARAVENT A SIX FEUILLES, 1, Berger jouant de la flûte près de sa bergère; 2, Berger dansant au son de la flûte; 3, Musicienne pinçant de la guitare; 4, Pierrot debout sur un tapis; 5, Arlequin debout sur un tapis; 6, Deux amants causant, six pièces par Crépy. — DESSUS DE CLAVECIN, *d'après le dessin original inventé par Watteau*, par Caylus. — L'ODORAT, L'OUÏE, LE GOUT, LE TOUCHER, LA VEUE, L'ALLIANCE, six écrans gravés par Huquier. — L'HIVER, LE PRINTEMPS, L'ESTÉ, L'AUTOMNE, quatre écrans gravés par Huquier. — LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ, deux écrans gravés par Huquier. — L'OUÏE, LE GOUT, L'ODORAT, LA VUE, quatre arabesques sans nom de graveur et publiées en Allemagne. — Un cartouche, par Moyreau. — LES CANARDS, par Jeurat. — LA COQUETTE (éventail), par Boucher.

A ces estampes, gravées pour la plupart d'après les tableaux de Watteau, il faut joindre les nombreuses planches gravées d'après ses dessins, parmi lesquelles sont les 350 eaux-fortes des FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES, sans compter les pièces inédites de l'exemplaire de l'Arsenal et du Cabinet des estampes. On a encore gravé d'après les dessins : SUITE DE FIGURES INVENTÉES PAR WATTEAU GRAVÉES PAR SON AMI C... (Caylus), 70 planches qui ne sont qu'un second tirage des FIGURES DES DIFFÉRENTS CARACTÈRES. — FIGURES DE MODES *dessinées ou gravées par Watteau*; Le porte-balle, par Jeurat; La Pèlerine, par Jeurat; Femme assise à gauche, par Thomassin fils; Homme assis sur un banc de pierre, par Deplace. — FIGURES FRANÇOISES ET COMIQUES, Le promeneur tenant sa canne de la main droite, par Cochin; *Poisson en habit de paysan*, par Desplace; *Demoiselle de qualité coiffée en cheveux*, par Thomassin fils; *Dumirail en habit de paysan*, par Desplace; *Officier en surtout*, par Desplace; *M^{lle} Desmares jouant le rôle de*

Pèlerine, par Desplace; *Pèlerine de l'isle de Cythère*, par Desplace. — LIVRE DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES DE TÊTES INVENTÉES PAR WATTEAUX ET GRAVÉS D'APRÈS SES DESSINS PAR FILLOEUL, 30 estampes. — LIVRE NOUVEAU DE DIFFÉRENTS TROPHÉES, 12 estampes gravées par Huquier. — *Sans peine je quitte l'Asie*, dessin d'éléphant gravé en tête d'un canard de 1770 par Duchesne.

Il y a encore des fac-similés de dessins de Watteau par Demarteau, par François, par Bonnet, par Gonord, par d'Argenville, etc.





CETTE NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

DE

L'ART DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

FORMERA DEUX BEAUX VOLUMES IN-4°

Divisés en

13 FASCICULES

COMPRENANT CHACUN UNE MONOGRAPHIE ISOLÉE

ET UN CATALOGUE DE L'ŒUVRE GRAVÉ DU MAÎTRE

- | | |
|----------------------|-----------------|
| I. WATTEAU. | VIII. COCHIN. |
| II. CHARDIN. | IX. EISEN. |
| III. BOUCHER. | X. MOREAU. |
| IV. LA TOUR. | XI. DEBUÇOURT. |
| V. GREUZE. | XII. FRAGONARD. |
| VI. LES SAINT-AUBIN. | XIII. PRUDHON. |
| VII. GRAVELOT. | |

Chaque fascicule contiendra **5** grandes planches hors texte.

Il paraîtra régulièrement un fascicule tous les deux mois.

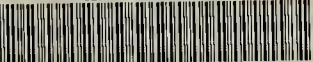
PRIX DE CHAQUE FASCICULE : **12** FRANCS

Il a été tiré 100 exemplaires numérotés avec deux états des planches.





GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00052 0995

